

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

Ne te promène donc pas toute nue !...



La fâcheuse aventure !... Une douzaine de compatriotes trop sensibles aux brusques exaltations du thermomètre, ou plus simplement excédés des exigences outrancières des tailleurs, ou encore convaincus de l'excellence de l'héliothérapie, se souvinrent un beau jour qu'Adam et Eve, ayant voulu manger la pomme, furent sévèrement admonestés parce qu'ils prétendaient devant Dieu le père (père, il ne l'était pas encore à cette époque, mais il n'allait point tarder à le devenir, sous l'influence de la contagion, avec la tendre complicité d'une Marie et le consentement putatif du bienheureux Joseph), parce qu'ils prétendaient, dis-je, que des gens de la haute se mettent toujours en habit pour dîner, prétention exorbitante qui exaspéra le serpent, lequel ne met jamais, on le sait, qu'un boa. Bon ! Là-dessus, et forts de ces arguments historiques, ces compatriotes dirent à l'air et au soleil : « Chers amis éternels, nous voici prêts à recevoir comme il sied tous vos dons », langage éminemment indécent et subversif au cinquième degré du Code dit civil de la Pudibonderie publique. Bon ! Immédiatement surgit, pour voir et enregistrer, un autre descendant d'Eve et d'Adam, descendant qui, lui, a mal tourné, étant devenu commissaire de police et ayant ajouté à son « sex-appeal » un sabre superfétatoire. Bon ! Ou plutôt, très mauvais cette fois, car, je vous le demande : que peut-il arriver officiellement à un commissaire de police lorsqu'il se trouve, sans transition, en présence de quelques citoyens à ce point simplifiés ? Oh ! nul attentat à la pudeur, rassurez-vous, mais un attentat caractérisé à la grammaire et à la syntaxe, sous la forme d'un procès-verbal. La suite se devine. Ces nus, préalablement rhabillés, comparaissent devant la Justice, laquelle, étant polie, va se mettre nue, elle aussi, pour dire au Parquet : « Chers amis, nous voici prêts à recevoir tous les dons de votre éloquence ». Bon ! ou plutôt très mauvais encore, car le représentant du Parquet n'est pas nécessairement un Démosthène ou un Cicéron. C'est un pauvre homme comme vous et moi, et ses dons, Dieu sait s'il les lui a parcimonieusement distribués depuis qu'on en fait un si mauvais usage dans les prétoires et qu'on les vend si cher, par ministère d'huissier ou autres procédés inavouables d'avoué !

Or, moi qui aime la Justice, je lui dis : — Ma fille, ne fais pas ça ! Comme le disait feu mon ami Feydau, ne te promène donc pas toute nue !
Tu es belle assurément, mais il ne faut pas te laisser déshabiller par un

procureur. D'emblée, il en abuse. Sa longue naturelle te mettra si nue que, devant ta nudité, ton prestige n'aura plus qu'à prendre, épouvante, la cilet champs.

N'a-t-il pas dit, ce procureur, entre autres bonnes, substantielles et transcendantes choses, ceci :

Je sais que les nudistes prétendent ne pas pouvoir garder leur équilibre moral sans se mettre nus, ni sans échanger une balle en caoutchouc et faire une démonstration réciproque de leurs physiques plus ou moins catastrophiques. Libre à eux. Nudiste est maître dans son parc.

Eh ! bien, ça, petite, c'est dégoûtant ! Échanger une balle de caoutchouc, alors qu'il y a des pommes, qu'est-ce que ça vaut comme punition ! Et puis, cet équilibre moral conditionné par le nu intégral ! Voir ça et ajouter tout de suite : « Libre à eux ! » Libre à eux d'offenser dans leur parc la pudeur belge (moyenne et à la portée de tous, a dit le même procureur, très probablement un activiste déguisé) !... Jamais, mon sens juridique et ma pudeur à moi ne cesseront de s'insurger contre pareille licence et pareille concession.

Je demande, petite, que tu fasses comprendre à ce procureur que ça ne valait vraiment pas la peine de te mettre toute nue devant des gens qui échangèrent des balles de caoutchouc, si c'était pour faire ainsi la bonne femme qui s'en bat l'œil... « Libre à eux » !... O tempora ! o mores !... Petite, réplique-lui, collet monté :

« Attendu qu'ils échangeaient une balle de caoutchouc et qu'un tel échange aussi dénué de morale aussi élastique à tous les points de vue, est indubitablement inconciliable avec les mœurs du XX^e siècle et les règles les plus élémentaires de la jurisprudence, puisqu'il crée en la matière élastique mille fossettes de l'effet le plus pernicieux ;

» Attendu qu'un tel libre-échange doit nécessairement compromettre l'équilibre de ma balance judiciaire ;

» Attendu que la pudeur dont j'ai la garde appelle un protectionnisme judiciaire et qu'il faut mettre une barrière autour de ces perturbateurs qui jouent un jeu international éminemment dangereux ;

» Par ces motifs,
» Ouï M. le Procureur en ses réquisitions de toute évidence trop modérées, etc., etc... »

Puis, chérie, ma petite, rhabille-toi et désormais écoute mon sage conseil :

— Fut-ce en une telle affaire, ne te promène jamais toute nue. Ça exalte jusqu'au lyrisme le plus vexatoire pour les poètes le sens esthétique de tous les Raminagrobis, et ça devient, comme dit excellemment M. Bayot : « une démonstration réciproque de leurs physiques plus ou moins catastrophiques ». « Plus ou moins !... » Ah ! qu'il m'enchant, petite, ton M. Bayot (os magna sonaturum), que Dieu a comblé et comblera encore et qu'il tiendra toujours, pour notre dilection toute particulière, en sa sainte garde. Amen.

LANCRET.

La conspiration du silence est rompue !

L'opinion publique réclame la libération de Léo Campion et Hem Day

On sait que deux miliciens de réserve, nos collaborateurs Léo Campion et Hem Day, sont emprisonnés depuis le 7 juin sous l'inculpation de désertion pour avoir, conformément à leur idéal pacifiste, retourné aux autorités militaires leurs livrets militaires, signifiant ainsi leur regret d'avoir porté les armes naguère et leur volonté réfléchie et inébranlable de se refuser désormais à tout service armé.



Léo CAMPION, par lui-même

Il ne s'agit pas de savoir si nous approuvons ou non l'acte posé par les deux objecteurs de conscience et si nous estimons que pour lutter contre la guerre tous les moyens sont bons. Il s'agit actuellement de porter ces faits à la connaissance du public, de pallier la lamentable carence des journaux dits d'information, de provoquer ainsi un large mouvement de protestation contre l'injustice qu'on s'apprête à commettre : à savoir, condamner pour désertion deux militants pacifistes qui n'ont fait que poser un acte purement démonstratif, en conformité avec leur conscience, avec la loi humaine, avec la loi divine, avec les pactes solennels.



Hem DAY, par Léo Campion

Or, la conspiration du silence est en train de se briser. Les lecteurs du Peuple, du Drapeau Rouge, du Vlaamsch Oud Strijder, de l'Action socialiste, du Rouge et Noir et de quelques autres organes, en Belgique, sont déjà loyalement informés. En France, Monde, la Patrie Humaine, le Semeur, le Canard Enchaîné, et d'autres ont protesté à leur tour. Mais ça ne fait que commencer. Déjà un large mouvement se dessine.

(Suite en page 2.)

de ces traités militaires, de ce chauvinisme, de ces revues militaires, de ces discours cabotins à la Déroulède... Voici la seule et amère vérité. Des cadavres, des ruines, sur un lit, une vague bouillie sanglante qu'on nous dit avoir été une mère et un enfant.

Voici le seul résultat incontestable de cet héroïsme de fauve, de cette diplomatie de faux-monnayeurs. Des morts, des cimetières des canons, des généraux vivants, des squelettes et puis de nouveau des morts...

Vos commentaires sont vains, Al-lard, en face de cela. Toute littérature est vaine en face de cela. Le verbe n'a pas été créé en vue de décrire tant d'abomination et d'horreur.

Pour vous, qui achèterez cet album, quand quelque solennel imbécile vous parlera d'une guerre pour la civilisation, pour la patrie ou pour le prolétariat, ne répondez plus. Montrez ces photos. Et demandez : Qu'est-ce qui peut justifier ça ?

M. ZANKIN.

Comment s'écrivent les nègres...

Cher Joseph Mokadi,

J'ai l'avantage de vous écrire cette lettre, vous demandant si votre santé va très bien ainsi que celle de Mitongo.

Cher Joseph Mokadi ! Comment se fait-il que je vous envoie mes lettres par la voie postale, et vous, en m'envoyant les vôtres, vous négligez de faire de la sorte ; et pour que je sois en possession de vos correspondances, ce n'est que si les hommes viennent par Luebo, si non je ne reçois pas de nouvelles.

Si vous avez le temps, je vous prie d'aller trouver maman et mon frère et de leur remettre la moukanda ci-annexée, en leur disant de m'écrire dès la réception de cette lettre, et de vous remettre la lettre pour que je puisse l'avoir plus vite car il y a des nouvelles des plus importantes et que j'attends avec l'impatience.

Pour ma santé, je suis toujours en bonne santé ; seulement ma femme qui est faible depuis plusieurs mois, il paraît que je devrais aller trouver le Docteur, mais c'est toujours la même chose.

Pour votre oncle Mokadi, il s'est battu avec le nommé Niembwe, votre petit frère, comme vous savez le caractère de ce petit. C'était le dimanche, vers 3 heures de l'après-

midi que Niembwe voulait attaquer les hommes qui passaient en suite d'wresse, mais votre oncle ne voulait pas et l'a battu ; celui-ci voyant qu'il était frappé, a couru vers sa maison et il est sorti avec un couteau. Il a voulu porter un coup à votre oncle. Grâce à Dieu, autrement vous auriez pu entendre de sales nouvelles concernant votre famille.

Ah ! je porte à votre connaissance que la nommée Kaïba Madeleine est gravement malade ; comme nous ne savons l'avenir, je vous annoncerai prochainement si elle se ranime.

Cher Joseph ! Je vous garantis que si nous pensons à vous, nous devons rester cinq ou dix minutes sans causer, et nos cœurs mêmes s'intriguent rien que pour voir de nouveau votre figure.

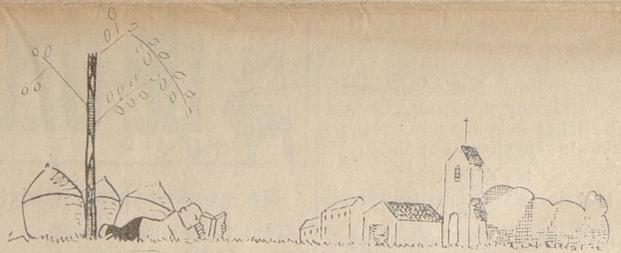
Cette lettre vous est écrite la nuit ; si vos parents avaient été là, vous auriez eu leurs nouvelles, mais je tâcherai d'aller les trouver à la fois prochaine.

Espérant que ma lettre ci-présente me sera vite répondue, je vous laisse en vous embrassant avec toute ma famille. Allons ! Il est l'heure de dormir, je vous présente la main.

Votre ami fidèle,

KONKO, Louis.

(Lettre recueillie par Georges DULONGE.)



PASTORALE ou le fermier n'est pas content

PAR H. V. CROUZY

A Francis André.

Flatté de la curiosité de ses hôtes, l'aubergiste caresse les croupes des vaches, fait se lever les bêtes étonnées, rier de les montrer grosses. De derrière, il palpe une mamelle ou, empoignant les testicules d'un taureau, montre comment on s'y prend pour châtrer.

Il a son feutre et son dos plein de toiles d'araignées et de fétus.

Sa grosse face veineuse s'éclaircit de joie à ébahir ces trois maîtres d'école-citadins, dont les élèves font leurs cent coups dans les prairies avoisinantes.

Le bétail somnole. Une coulée de soleil gicle à travers le demi-jour moiré, allumant quelque part, sur la paille, une ardente flambée.

On est aux écuries, dans la riche odeur du crottin. Un fils étrille « Pauline », une bête née, comme les autres, dans la maison. Et s'il connaît leur pédigrée, le fermier !

Un mâle, ce fils ! Un gars briqueté, frisé comme un mérinos, tout en gestes utiles, sans songeries, sans propos superflus.

Un autre fils achève ses études de vétérinaire. Il y a deux filles... Un beau capital !

— Voilà la plus jeune...

Elle se baisse au milieu de la cour. Ses cuisses semblent avoir été fumées au bois de genévrier comme les meilleurs jambons d'Ardenne.

On parle saillies. Trois mille francs avec un premier prix... Le fermier explique.

Le fils étrille toujours, admonestant les chevaux qui s'ébrouent. Lorsqu'il a terminé, il ramasse trois couples d'œufs sous une auge.

— Six francs ! conclut le fermier. Un instant plus tard, on entend

les cahots d'une guimbarde. Le fils est aux champs.

— Invendables, les bêtes ! Le fermier doit crever à ce jeu-là ! Tout cela, à cause de ces crapules de socialistes qui refusent de voter des droits d'entrée sur le bétail étranger ! Oui, crever !

L'aubergiste eut un regard dur devant le silence des autres.

— Tiens, j'ai acheté cinq kilos de bœuf à l'abattoir. Un bouilli, mes enfants ! Du fondant !... Vous pourriez voir ; il en reste. Et ce n'est pas qu'on s'en est rien envoyé... Vous savez, j'aime de boulotter, moi... Eh ! bien, devinez le prix !... Je vous dis à sept francs, Messieurs... Calculez : cinq fois sept ! Au boucher : cinq fois vingt...

— Et si vous y ajoutiez des droits d'entrée, l'ouvrier pourrait se peindre, une fois pour toutes, un bifteck sur son assiette...

— Mais, à vous entendre, il n'y a que l'ouvrier qui compte ! Nous, on pourrait crever de misère pour eux !... Alors que tout vient de la terre. Tout ce que vous touchez en ville. Sans nous, rien n'existerait. Pas même du papier pour vous torcher...

L'instituteur Lebrun :

— Les paysans n'ont qu'à se défendre. Un brin de paille, on le casse d'une chiquenaude. Essayer de briser une botte grosse comme mon poignet seulement. Les ouvriers le savent mieux que les paysans. Des droits ?... Hum !... C'est bon pour vous qui avez des bêtes à vendre. Le cochon de payant pense autrement...

— Vous autres, vous parlez comme des livres. Mais vous ignorez ce qui se passe à la campagne. Vous ne savez pas ce que c'est pour nous de livrer notre lait, nos vaches, nos lé-

IMAGES SECRÈTES de la guerre

Voici un album de 200 photographies dont la censure interdit la diffusion pendant la guerre. Paul Allard qui les a réunies — non sans peine — les commente avec la précision qu'on lui connaît.

Pour ceux qui, insensibles à la vérité écrite, parlent encore de la guerre comme d'une sorte de bain vivifiant ou d'une éventualité tout au plus désagréable, je leur demande de feuilleter ce document.

Rien, si ce n'est cette photographie exacte d'une époque où l'homme vivait rampant dans le sang et la boue ; rien, si ce n'est cette image multiple et ignominieuse d'un temps où le mensonge et le crime triom-

phaient, où la bassesse et la cruauté figuraient parmi les plus hauts mérites, où Caïn se faisait décorer ; rien, si ce n'est cette reproduction atrociement fidèle de la plus fraîche et joyeuse guerre, rien ne peut inspirer répulsion aussi totale pour ce que certains se plaisent encore à identifier avec l'héroïsme.

Ne lisez plus de livres, ne vous inquiétez plus de savoir si Poincaré a préparé la guerre à Saint-Petersbourg, si le plan de l'état-major français prévoyait, comme le plan allemand, l'envahissement de la Belgique, de quelle importance tout cela ? Voici l'aboutissement, le bilan macabre de cette diplomatie secrète,

gumes pour une misère...

— Ce que nous savons bien, c'est trinquer... A vous voir on n'a pas encore tout de même, l'idée d'un type à l'agonie... Hé!...

× × ×

Dans la grange, aux géométries de solives, s'entrechoient mille rayons filtrés par les interstices du toit.

On va, parlant baux à ferme, engrais, ruchers, races de poules, cultures...

Voici une tarare neuve. Le fermier en montre le maniement. C'est beau les machines! pense-t-il tout haut. Et comme ça ronfle!

On arrive à l'arrière de l'auberge, d'où l'on surplombe un vivier jaspé de reflets.

— Voilà les serres...

Il lui faut faire presque un tour d'horizon pour les embrasser toutes.

Une cheminée, un arbre, un chemin servent de points de repère.

— Vingt hectares, à peu près, d'un seul tenant...

Au delà du vivier, la plaine rejoint les nuages, ballonnée, grasse de moissons promises.

Les hommes se sont assis, sauf l'aubergiste, surpris de leur petitesse dans cette immensité où les cris des enfants se perdent comme ceux des mouettes sur la mer.

Joie de caresser l'ocre des labourés, le vert d'eau des emblavures, le feu d'artifice des reflets sur le vivier?

— Hein, que la vie est bonne, parfois!

— Maîtres, vous avez réponse à tout. Laissez-moi vous poser une question!

L'autre jour, il y avait à la place où vous êtes, deux dames assises là depuis le matin. Mon fils transportait du purin aux champs. Comme je passais, une des femmes me dit: « Monsieur, ce n'est pas agréable d'avoir cette peste dans le nez! » Eh! bien, maîtres, qu'auriez-vous répondu, à ma place?

— ???

— Mais, ma bonne dame, ai-je dit, ne soyez pas si dégoûtée!... Est-ce que vous auriez, par hasard, autre chose dans votre « petite »?...

Il s'allongea des tapes sonores sur la cuisse, tant il la trouvait bonne!

× × ×

Partout la campagne était encore nue. Le soleil de mars ravigotait les germes blottis sous le poids des motes.

Des étoiles argentées rebondissaient sur l'étang gris. Une pluie de diamants.

Nul n'y prêtait attention. Une torpeur animale engourdissait les corps, les identifiait à la terre où une vie indicible se frayait un chemin.

× × ×

Il n'avait pas fini, redevenu sérieux.

Car la terre n'est pas un décor pour le paysan. Elle est la chose qui doit donner.

— Les socialistes, la semaine de quarante heures, le libre-échange, le secours-chômage et quelques calamités de cette farine-là..., et nous sommes cuits!

Encore Lebrun:

— Folie! C'est une loi des quatre heures qu'il nous faudrait. Vous ne savez rien des machines, donc? Vous croyez qu'on en est encore, en fait de progrès, à votre tarare à bras. Vous vous vantiez tantôt d'épargner de la main-d'œuvre... C'est à cause des machines et d'autres choses!... Mais est-ce la faute des ouvriers?

— Qu'ils travaillent! On trouve toujours quand on n'a pas un poil dans la main...

— Paysan, tu es drôle! Je veux te lire ce que le *Peuple* d'aujourd'hui écrit sur le chômage: Quarante millions d'individus ne disposent pas de ressources suffisantes pour vivre. En Amérique, le nombre des chômeurs était, en février, de 8.300.000. La Fédération américaine du Travail estime que la diminution du nombre des emplois est due surtout à la substitution du travail des machines à celui des hommes et à l'emploi des mesures de rationalisation du travail.

Le journal déposé sur le gazon, fit penser, avec son titre rouge, à quelques flamboyants coquelicots.

— Vous avez entendu? Quarante millions!

— Avec ça, que je connais des chômeurs qui refusent de travailler pour 35 francs, parce qu'on en gagne 38 en se grattant le blanc de l'œil! Où allons-nous, dites, avec de pareils abus?

— Paysan! Paysan! Sans le secours-chômage, les choses n'iraient pas comme elles vont, quand même elles vont mal! Crois-tu que les ouvriers se laisseraient dépecer comme des mouches, sachant qu'il y a chez

toi et tes pareils, des vaches, du lait, des cochons, du beurre, des œufs?... Tiens, écoute encore: *Les Marcheurs de la Faïm ont assailli les usines Ford à Dearborn. Trois hommes ont été tués et il y eut de nombreux blessés. Le chef de la police Ford a été tué d'un coup de fusil tiré par les marcheurs. La police a utilisé des bombes à gaz lacrymogène pour arrêter l'avance des chômeurs...*

— En Amérique! Oui!...

— Tant mieux pour toi! Sois tout de même heureux de pouvoir dormir en paix grâce au secours-chômage, grâce aux bouts de lois des socialistes.

Il y eut un moment de gêne. Lebrun replait le journal et le reglissait lentement en poche. Il dit:

— Les temps changent, paysan! Les temps changent!

— Oui! ça va mal, très mal! Sait-on comment ça finira?

Après tout, il n'allait pas vexer des clients.

— Fascisme! dit quelqu'un.

— Fascisme?... J'en sais une bonne! Vous connaissez le salut fasciste?

Eh! bien, il y avait un type dont le proprio était fasciste. Mais un vrai de vrai! Un jour, le cabinet se boucha. « Rien à faire! » répond le proprio. « Fasciste d'abord! puis je réparerai! » Bon. Le locataire s'en va. Deux semaines se passent, puis il retourne chez le proprio. Sans mot dire, il lève la main droite. « Ah! ah! à la romaine! Alors vous vous êtes décidé? Fasciste quand même? »

« Non! » dit l'autre, pas précisément... Je vous montrais jusqu'où il y en a déjà... »

Est-ce qu'on peut toujours se manger les foies avec cette damnée politique?

× × ×

Des gouttes de soleil plongent dans les reflets des saules, puis, au gré d'un nuage, se noient une à une. La dernière pique le tain dépoli du vivier et disparaît, comme si un poisson était venu la dérober au fil de l'eau.

H. V. CROUZY.

LE ROUGE ET LE NOIR

n'est pas une affaire.
LE ROUGE ET LE NOIR
perd de l'argent.

Voulez-vous l'aider et lui permettre de vivre et de se développer?
Versez votre souscription au C. C. P.
n° 2883.74.

L'opinion publique réclame la libération de Léo Campion et Hem Day

(Suite de la page 1)

C'est par centaines que les lettres de protestation parviennent au Ministre de la Défense Nationale et que les ordres du jour sont votés: les protestataires étant la Fédération des Syndicats du P. O. B. de l'agglomération bruxelloise, le Comité d'Action pour l'Amnistie (Bruxelles), De Vrije Socialisten Groep (Anvers), de l'Internationale Socialistische Anti-Oorlogliga Negen (Anvers), l'Union des Intellectuels pacifistes (Paris), le Comité mondial de lutte contre la guerre impérialiste (Paris), la Fédération suisse romande de la Libre-Pensée (La Chaux de Fonds), le War Resister's International (Londres), Victor Marguerite, Henri Barbusse, Gérard de Lacaze-Duthiers, etc., etc.

Enfin, des meetings s'organisent. Le premier eut lieu le 30 juin à Bruxelles, sous la présidence de Pierre Fontaine. Y ont pris la parole: Mme Isabelle Blume (Ligue des femmes pour la paix et la liberté), MM. Henri De Boeck, conseiller communal de Bruxelles (Parti communiste), Ernestan (Comité international de Défense anarchiste), A. Jacobs (V. O. S. Anciens combattants flamands), Pierre Vermeylem (Secours Rouge International), Mil Zankin (Internationale des Résistants à la guerre).

A l'issue du meeting, l'ordre du jour suivant a été voté par acclamations:

« Quatre cents personnes, réunies au meeting tenu le 30 juin à Bruxelles, à l'appel du Comité de défense des objecteurs de conscience Léo Campion et Hem Day;

» Ayant pris connaissance des faits qui ont provoqué l'emprisonnement de ces deux militaires de réserve, inculpés de désertion pour le seul fait d'avoir retourné leur livret militaire pour raisons pacifistes aux autorités militaires;

» Proteste énergiquement contre cette arrestation et contre la qualification du délit;

» Réclament leur libération immédiate.

Nous engageons nos lecteurs à poursuivre énergiquement leur propagande:

En donnant à ces faits la plus large publicité;

En protestant auprès de leurs journaux habituels s'ils ne parlent pas de cette affaire;

En manifestant leur sympathie aux deux pacifistes à qui l'on peut écrire à la Prison de Forest: Léo Campion, cellule 212; Hem Day, cellule 345;

En protestant auprès du Ministre de la Défense Nationale;

En assistant à l'audience publique du procès des deux objecteurs de conscience qui se déroulera à la Cour militaire vers le 15 juillet (nous précisons la date).

Pacifistes, à l'œuvre!
Sauvez Campion et Hem Day!



Un gouvernement fort

Tout va très bien, comme on sait, tout va de mieux en mieux.

Il y a ces grèves qui reprennent dans le Borinage. Il y a les cafetiers eux-mêmes qui se fâchent dans la capitale. Il y a les jeunes gardes libéraux qui sont très mécontents. Il y a toutes les associations du pays qui protestent contre les arrêtés-lois. Il y a ce pétitionnement qui va démontrer que la majorité du pays veut la dissolution. Il y a même le petit scandale de la Sabena qui met M. Lippens et tout le gouvernement en fâcheuse posture. Il y a M. Sap qui se dispute avec M. Devèze pour une curieuse omission des Anciens Combattants Flamands dans la composition d'une commission nationale des combattants. Il y a la Cour des Comptes qui dans son rapport n'y va pas par quatre chemins pour dire son fait au gouvernement. Il y a, enfin, Le Soir (on aura tout lu) qui en a assez de soutenir les ministres actuels.

Et ce n'est pas tout, bien sûr.

Eh! bien, malgré ça, le gouvernement reste impavide et serein. Il n'a plus pour le soutenir que cette pauvre Nation Bête (comme dit M. Jacobs), et, nonobstant, il se soutient. Ou, du moins, il fait mine.

Pour un gouvernement fort, c'est un gouvernement fort. Tout autre aurait déjà mis la clé sous le paillason depuis longtemps. Non, celui-ci reste au poste. Il attend. Il attend quoi? Il n'attend rien. Il dure.

Et pour durer, il ne fait rien.

Il dort.

Tous les ministres dorment.

Depuis des semaines et des semaines ils ont les pleins pouvoirs. C'était urgent: chaque heure qui passait approfondissait le gouffre! Et les heures continuent à passer. Toutes les mesures prises, dans le désordre et dans l'improvisation, voilà qu'elles s'avèrent inefficaces ou immorales; il faut les reviser, boucher les trous qu'on a fait et refaire à côté d'autres trous.

Mais où? mais où?

Ils ne savent pas.

Alors, ils ne font rien.

C'est la politique du sommeil.

Excellente politique. Le réveil est dur, mais tant qu'on dort, tout va très bien!

Déjà M. Renkin avait introduit cette politique nouvelle. Est-ce son exemple qu'on suit? Il le paraît.

Jusques à quand?



A l'instar de Paris

La France avait eu son affaire de l'Aéropostale, une brillante affaire bien faite pour relever le prestige d'un pays, des gouvernements, des administrations. Et nous, une fois de plus, nous faisons figure de déshérité, de pays pauvre qui n'a pas le moyen de s'offrir un petit scandale approchant.

Ça ne pouvait durer. On vient de mettre bon ordre à cette situation fâcheuse. Et voici le très magnifique scandale de la SABENA.

Laquelle puissante société aurait frustré l'Etat belge de 240 millions et non 6 millions comme l'annonce la presse.

Parbleu! Quand ces aviateurs se mettent à voler!

OOO

Ce scandale de la SABENA réserve encore de belles heures aux petits rigolos qui aiment les calembours.

Cette histoire d'aviateurs qui volent en vendant du matériel volant, entre les mains desquels les millions jouent comme de juste la fille de l'air, sera fertile en bons mots.

Nous tâcherons de les noter au passage.

OOO

Mais, au fait, que raconte Le Peuple d'un M. Lippens, ministre, qui en son temps se serait opposé à toute enquête!

Ne comprend-il pas que c'est pour récupérer les millions qu'ainsi il fit perdre à l'Etat que M. Lippens prend aujourd'hui l'argent dans la poche des instituteurs, ces instituteurs dont la

A PROPOS DE "L'ALTERNATIVE," (*)

Où sont confondues victoire et défaite

Vandervelde consacre une grosse partie de son livre à la crise mondiale. Il n'a aucune peine, bien entendu, à démontrer la profondeur et le caractère décisif de cette crise. Il conclut à une crise de régime. Il ne se trouvera pas beaucoup de gens pour le contredire sur ce point.

L'auteur fait précéder le chapitre où il examine la situation de l'Allemagne de cette parole de Viennot: « L'Allemagne est sans ordre, parce que l'ordre bourgeois s'en va ».

Cet exemple de l'Allemagne est bien précieux pour montrer le manque total de réalisme qui caractérise la pensée de Vandervelde. Ses analyses des statistiques électorales, sa croyance dans une unité ouvrière dont il ne détermine jamais la qualité, n'aboutissent même pas au comique. Elles sont à peine risibles. Mais on frissonne devant l'incroyable fanatisme progressiste que cela suppose.

« On est assez généralement porté à croire, dit Vandervelde, que, dans ces dernières années, les « partis prolétaires » en Allemagne, ceux que leurs adversaires appellent les *Partis marxistes*, ont subi une régression.

« Il n'en est rien. »

Vandervelde tire les preuves de son affirmation des statistiques électorales au moment même où la social-démocratie et le communisme vont s'écrouler de pair, sans gloire et sans honneur. On reste confondu de voir à quel point un chef social-démocrate de réputation mondiale peut prendre les choses pour ce qu'elle ne sont pas.

Au moment où Vandervelde croyait toujours à la force ascendante de la social-démocratie allemande, elle n'était plus que l'ombre géante, mais infiniment pâle d'une force déçue.

D'où proviennent donc les illusions d'un Vandervelde? Comment confond-il, sans cesse, victoire et défaite?

La réponse devient très claire dès que l'on constate que pour fixer le rôle du parti social-démocrate allemand, il ne prend pas un seul instant en considération l'état intérieur de celui-ci. Dans le rapport des forces qu'il tente d'établir entre les formations prolétaires et le nazisme, Vandervelde ne

saisit que les aspects les plus fugitifs, les plus superficiels.

Depuis la guerre, la social-démocratie s'était constituée en fraction de gauche de la bourgeoisie. Au point de vue politique, elle n'est plus qu'un élément parlementaire dont le capitalisme dispose à son gré. Ses théories économiques, héritage d'un effort glorieux, sont réduites à l'état de vaine parade. Ses conceptions culturelles ne sont plus qu'un dérisoire décalque du plus fameux idéalisme rationaliste. L'assassinat de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, dont elle porte la responsabilité, consacre sa rupture irrémédiable avec le socialisme. La présidence d'Ebert devient ce symbole boueux de sa soumission définitive à la bourgeoisie.

Tous les chefs social-démocrates s'étaient précipités à la guerre comme des moutons peureux, inclinés et tremblants sous la botte impérialiste. Comment voulez-vous qu'il leur restât assez de virilité pour accepter, plus tard, le combat avec le capitalisme?

Rien n'avait tant trempé Lénine que sa lutte contre la guerre. Le fleuve de sang passa sans que la moindre souillure n'éclaboussa sa conscience socialiste. Il était prêt à accepter la responsabilité des dures et douloureuses conséquences de la guerre civile. Les chefs social-démocrates, par contre, feignaient une horreur de la guerre civile d'autant plus grande que le massacre mondial restait à leur actif tout comme à celui de leurs alliés bourgeois.

Dès cette période l'obscurcissement de la pensée et de la foi socialistes était tel que rien ne pouvait plus sauver la social-démocratie allemande de la plus absolue dégénérescence morale. Les hommes de premier rang deviennent les caricatures et les singes des politiques et des diplomates bourgeois. La pourriture avait saisi la tête du parti et sa décomposition s'accroissait chaque jour. Il sombrait dans un formalisme étroit, uniquement guidé par les intérêts les plus mesquins et les plus immédiats. Au lieu de professer une doctrine vivante, il débitait un bavardage doctrinaire sans valeur aucune. Au lieu de cadres de militants ardents, indépendants de caractère, uniquement attentifs à la matérialisation de leurs principes, il ne disposait plus que d'un immense rouage de fonctionnaires réduisant leurs ambitions à la satisfaction des pires appétits petits-bourgeois.

La social-démocratie perdit toute conception d'un avenir culturel. Elle restait sans pensée originale. Elle ne brûlait plus d'aucun esprit de sacrifice.

Qui donc a pu espérer qu'elle s'apprêtât au combat? Elle est morte pour avoir troqué l'universalisme socialiste contre un patriotisme sans grandeur.

Et par une sorte de logique implacable, ce sont le nationalisme le plus exacerbé et le racisme absolu qui deviennent les ennemis mortels de cette veulerie patriotarde.

Si Vandervelde n'a pas pu pénétrer la raison de la chute foudroyante de la social-démocratie, il ne se montrera guère apte à expliquer la victoire hitlérienne. Cette chute et cette victoire ont une liaison profonde. La première montre comment la faiblesse opportuniste finit par avoir raison de la puissance d'un parti de millions d'hommes. La deuxième indique comment l'esprit de lutte exerce fatalement son magistère et atteint les plus foudroyants succès.

(A suivre.)

LES BEAUX RÉGIMES

Le service de Presse du C. I. A. nous informe que, contrairement à ce qu'avaient annoncé les journaux, Tom Mooney n'est pas libéré. On connaît le cas tragique de T. Mooney et de Warren B. Lings, condamnés aux travaux forcés à perpétuité sous l'accusation d'avoir jeté une bombe à San Francisco en 1916.

Condamnés pour le meurtre d'une des victimes, une seconde plainte déposée par les parents d'une seconde victime n'avait jamais été examinée. Tom Mooney avait défié l'Etat d'instruire ce second procès et se faisait fort de prouver que les témoins du premier procès avaient été parjures et subornés. L'avocat de Tom Mooney était parvenu à ce que ce procès ait lieu. Or, dès le début de l'audience, le juge invita les jurés à prononcer l'acquiescement faute de preuves.

Voici donc la situation: Tom Mooney, accusé d'avoir jeté une bombe qui a tué dix personnes, a été condamné pour le meurtre d'une des victimes et doit rester en prison.

Pour avoir jeté la même bombe et accusé du meurtre d'une seconde victime, il est acquitté!

Lors du second procès on refuse à Mooney de faire la preuve que le premier jugement a été entièrement faussé.

Voilà seize ans que le pauvre homme souffre en prison, Tom Mooney est actuellement un vieillard brisé par le supplice enduré.

Ce scandale n'a que trop duré. Faudra-t-il que comme pour Sacco et Vanzetti, s'organise une protestation internationale et que les ambassades américaines subissent de nouveau l'assaut de la colère populaire?

THEATRE DE LA MONNAIE SAISON D'OPERETTES

Au programme: *La Jolie Parfumeuse*, l'exquise opérette d'Offenbach.

TOURISME

Hamoir-sur-Ourthe Hôtel du Chemin de fer

Eau cour. ch. et fr. Jardin 2 Ha. Bains. Pêche
PL. PENSION A PARTIR DE 35 FRANCS

WESTENDE

La plage de l'élite et du sport
Trois moniteurs de gymnastique
et de natation

20 tennis, golf 18 trous, tom-golf.
Plaine de jeux gardée pour enfants

WESTEND HOTEL

TEL. OSTENDE 964

Le plus confortable et le plus luxueux
250 chambres toutes avec cabinet
de toilette.

Pension : juin, à partir de 75 francs
Pension en saison à partir de 25 fr.
Box garage, 10 francs.

COXYDE et St Idesbald

PLACES IDEALES DE FAMILLE

Bains gratuits, promenades, larges
et hautes dunes, Casino, Kursaal,
Tennis, Hôtels, Pensions de famille.
PROSPECTUS SUR DEMANDE

à l'Administration communale de Coxyde-sur-Mer

MIDDELKERKE

L'Estrian

Confort moderne. Pension réputée.
PRIX TRES MODERES

COQ-SUR-MER

La plage fleurie
Ses bains — Ses jeux — Ses sports

Belle-Vue

Son excellente pension
Ses prix raisonnables

OSTENDE

Grand Hotel

A côté du Kursaal. Digue, 51.
Pension à partir de 65 francs
Chambres depuis 30 francs
GARAGE HOTEL

MIDDELKERKE

Pension Renée

Face bains, casino et tennis.
Situation unique. Prix très modérés.

SPA

Maladies du cœur et des artères

Hypertension et Angine

de poitrine

Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme

Bains de tourbe.

Eau de la Reine radioactive.

Anémie

Eau ferrugineuse

Arthritisme

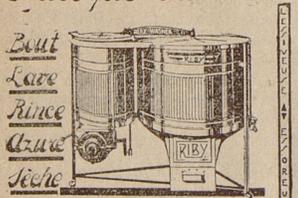
Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser

à SPA MONOPOLE

Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

Puisque la RIBY



RIBY sera votre partenaire

Demandez dès aujourd'hui une démonstration sans engagement de votre part

ÉTABLISSEMENTS RIBY

Usines et direction :

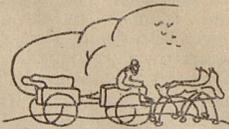
Av. Henri Schoofs 4-6-8, Auderghem

Téléphone 33 74 38

SALLE D'EXPOSITION :

43, rue de l'Hôpital, 43
Bruxelles

L'Internationale des charognards a-t-elle ses représentants en Belgique ? (*)



Un court extrait du dernier rapport de la Banque de Bruxelles confirmera à quel point la haute finance de ce pays est intéressée aux affaires des sidérurgistes français. Figurent à ce rapport des indications relatives aux entreprises dans lesquelles la Banque de Bruxelles est intéressée. S'y trouve mentionné... le Creusot.

Après avoir signalé avec satisfaction que malgré la crise les bénéfices du Creusot sont restés sensiblement égaux à ceux des derniers exercices, le rapport conclut : « L'orientation de l'activité de cette entreprise et ses ramifications multiples lui assurent une situation particulièrement favorable en dépit de la période difficile actuelle. »

Autrement dit : plus le monde ira mal, mieux se portera le Creusot !

Je tiens encore à signaler dans le même ordre d'idées le contrôle qu'exerce le groupe Solvay (intimement lié avec la Société Générale) sur la société de produits chimiques anglaise Imperial Chemical Industries Limited (1) qui depuis la guerre — pardon depuis le différend sino-japonais — fournit avec une tranquillité impassibilité des produits chimiques à la Chine et au Japon (2).

Solvay n'est pas le seul dans ce cas. Nous avons signalé à son heure diverses firmes fabriquant des armes pour la Chine et le Japon, entre autres Cockerill, usines Piper, La Providence et naturellement la Fabrique la plus Nationale d'Herstal qui a en cours de fabrication une commande de 10,000 fusils et de 10 millions de cartouches pour la Chine (3). Car, cette Fabrique Nationale patronnée par le gouvernement belge et contrôlée par la Société Générale — c'est-à-dire que nos ministres ont deux fois l'occasion de lui marquer quelque intérêt — cette Fabrique Nationale d'Armes de Guerre semble décidément depuis quelque temps envier les lauriers que s'est acquis si glorieusement M. Schneider.

Le journal socialiste Het Volk ne l'a-t-il pas accusée d'avoir introduit par la Hollande des armes en Allemagne? Des armes destinées aux troupes d'assaut hitlériennes! Des armes destinées à assassiner les pacifistes et les démocrates allemands.

Les lecteurs du Rouge et Noir ont constaté en son temps que la F. N. par

(*) Voir Le Rouge et le Noir des 21 et 28 juin 1933.

(1) La Haute Banque en Belgique, par Senior.

(2) Les Relations Internationales des Industries de Guerre, Launay et Saunac.

(3) Voilà! numéro du 29 avril 1933.



l'intermédiaire de M. De Jace, du barreau de Liège, nous a envoyé une lettre de protestation lorsque nous avons reproduit en les commentant les affirmations de notre confrère de Het Volk. Nous avons à cette époque conseillé à la F. N. d'obtenir une rectification dans le journal socialiste hollandais... Que je sache, cette mise au point n'est pas venue.

L'enquête menée par le reporter du journal Het Volk paraissait cependant faite avec une rare conscience et une grande précision. Pas moins d'une vingtaine d'articles parurent en première page du grand quotidien, qui furent consacrés à ce scandale de trafic d'armes. La partie qui ne fut pas la moins savoureuse dans ce reportage est celle consacrée au jugement de Fritz Szymansky, un des principaux contrebandiers qui se servait de plusieurs automobiles pour introduire en Allemagne les armes que ces accolytes lui faisaient parvenir de Belgique. Ce Fritz Szymansky voyait sa besogne grandement facilitée par le fait que la presque totalité des douaniers allemands appartenaient au parti nazi et que ces braves gens s'intéressaient tous aux évolutions des nuages au moment où Szymansky passait à toute allure avec son auto chargée d'armes provenant d'Herstal et destinées à Hitler. Il est malheureusement partout des gens mal avisés. Par une erreur incompréhensible un républicain s'était glissé parmi ce corps d'élite que semble être la douane allemande. Et ce républicain se permit de tirer sur Szymansky. Plus! En vrai muflé de républicain, il arrêta le contrebandier fournisseur d'Hitler. C'est cet excès de zèle de la part du dernier douanier républicain qui valut un procès au brave Szymansky. Procès de vaudeville! Chaque fois que le président posait au contrebandier une question tant soit peu précise quant à l'origine des armes importées, quant à leur nature, leur quantité et leur destination, se levait un monsieur fort imposant, qui déclarait qu'en qualité de délégué du Reich, mandaté spécialement pour assister à ce procès, il s'opposait à ce qu'une telle question mettant en péril la sécurité du Reich fût posée...!

On s'imagine le verdict : quelques mois de prison alors qu'un chômeur reçoit trois ans pour avoir introduit en fraude quelques kilos de tabac.

Procès de mardi-gras, farce outrancière!

Ah! ce n'est point en Belgique qu'on assisterait à une plaisanterie aussi lourde, grossière et pour tout dire, bien boche! Ah! parlez-vous de la savoureuse zwanze belge! C'est sur les bords de l'Escaut, de la Senne et de la Trouille chère à Louis Piéard que fleurit encore le véritable humour. Humour qui reste toujours empreint de cette finesse et de cette qualité d'esprit que Mirbeau et Baudelaire se sont plus à reconnaître à notre race.

Où je veux en arriver...?

Simplement à vous démontrer que le gouvernement belge s'est chargé d'administrer une excellente leçon à l'Allemagne et de démontrer que pour ce qui est de la grosse rigolade nous mettons n'importe quel tribunal ou délégué du

Reich en poche.

Je vous donne copie de quelques extraits du rapport qui accompagne le Budget du Ministère des Affaires Étrangères (4).

Un membre a demandé s'il était exact que la Fabrique Nationale d'Herstal a été impliquée dans une importation clandestine d'armes en Allemagne, à destination de groupes hitlériens.

De renseignements pris auprès du Gouvernement, il résulte qu'il n'est nullement établi et que rien ne permet même de supposer que la Fabrique Nationale d'Herstal aurait fourni des armes aux organisations allemandes du parti national-socialiste.

La F. N. a d'ailleurs énergiquement protesté contre cette imputation qui avait figuré dans une petite feuille estudiantine de Liège.

Une enquête effectuée par les services belges compétents a permis de constater que cette protestation de la F. N. était légitime.

Les autorités allemandes (!) nous ont, il y a quelques mois, communiqué un rapport officiel mentionnant les cas de fraudes d'armes constatés par les services allemands; il s'agit uniquement de petites parties comportant quelques pistolets et quelques centaines de cartouches qui paraissent plutôt destinées à des groupements communistes (!!).

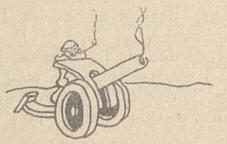
Au surplus, il y a lieu de considérer qu'une partie de ces armes était de provenance allemande (!!), qu'elles étaient amenées en Belgique pour échapper à l'application des dispositions légales et réglementaires allemandes sur le trafic intérieur des armes et munitions et qu'elles retournaient ensuite en Allemagne (!!!!).

Avec moi, vous estimerez sans doute qu'il est absolument inutile de commenter cette pièce capitale, rédigée par l'humoriste velu qu'est M. Van Cauwelaert. On ne peut pas dire que le gouvernement ne s'est pas donné du mal pour faire toute la lumière comme dit M. Piccolo. Il a demandé à M. Hitler si vraiment la F. N. lui avait fourni des armes. Où trouver une meilleure référence? Et les hitlériens qui au fond sont des plaisantins ont répondu : « Mais pas du tout! D'ailleurs c'étaient des armes allemandes importées en Belgique pour être réexpédiées en Allemagne! Et destinées à des communistes! »

On a dû bien rigoler, ce jour-là, à la Wilhelmstrasse! Quant à l'homme dans la rue, en lisant ça, il se demande si le gouvernement va encore longtemps se foutre de lui! Et encore, il admet que le gouvernement se foute de lui puisque c'est là le plus clair de la mission de tous les gouvernements, mais enfin il exige qu'on y mette tout de même des formes!

Deux conclusions peuvent être tirées aussitôt. C'est que si lorsqu'un seul gouvernement se livrait à une en-

(4) Documents parlementaires, n° 119.



quête aboutit à d'aussi brillants résultats, il n'est pas étonnant que quand beaucoup de pays groupés au sein de la S. D. N. se livrent à une enquête officielle — en Chine par exemple — il n'est pas étonnant que trois mois après tout l'Empire Céleste soit à feu et à sang.

Une autre conclusion, c'est que si nous pouvions conserver quelques soupçons quant à la véracité des fournitures d'armes faites par les armuriers belges aux troupes d'assaut hitlériennes, une telle enquête est faite pour dissiper tous nos doutes.

C'est le gouvernement même, qui n'a pu se justifier que par cette pièce grotesque, c'est le gouvernement qui dit : Oui! Herstal a fourni des armes à Hitler!

Et le gouvernement a bien fait car vraiment la presse belge ne l'a pas fort aidé dans ses recherches. Des journaux étrangers comme Het Volk ont envoyé des reporters sur place pendant plusieurs semaines, des hebdomadaires comme Monde et Voilà ont délégué des journalistes afin de mener une enquête! Quel journal belge en a fait autant? Vraiment l'affaire était-elle de si mince importance?

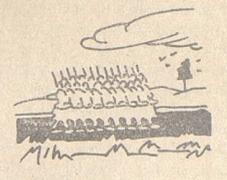
Le Peuple s'est borné à reproduire le reportage de Monde. Et pourtant qui pouvait mieux mener l'enquête que le Peuple qui, par l'intermédiaire des syndicats des métallurgistes de Liège, était à même de mieux se renseigner que quiconque!

N'insistons pas. Je marque simplement mon dépit et mon regret de constater qu'au Peuple comme dans le royaume du prince Hamlet, il y a quelque chose de pourri. Et, très sincèrement, je suis le premier à être peiné d'avoir à prononcer des paroles aussi dures à l'égard du journal qui est quant à même de mieux se renseigner que quiconque!

Car, vraiment, nous manquons en cette heure calamiteuse d'une presse probe et courageuse. Si les journaux ouvriers se taisent quand il faudrait parler, ou consacrent leurs colonnes à la généalogie de Mistinguett alors qu'il s'agit de marchands de canons et de banques qui affament le pauvre monde, si même la presse ouvrière ne montre pas le courage nécessaire, dès lors que restera-t-il de propre dans le journalisme?

Mil ZANKIN.

(A suivre.)



Quatrième lettre d'Allemagne

RHENANIE 1933

par Pierre Vandendries

MONTAGNES DANS L'ABIME.

Après Euskirchen, la pauvreté allemande s'étale plus à l'ouest, croissante, semblerait-il, suivant l'altitude des Fagnes. Une atmosphère de détresse enveloppe les villages, qui sont muets d'un calme étouffant. Sur les routes, d'innombrables mendiants traînent leur âme dans une besace. Portés par des flancs de collines, les champs sont restés durs au labour et inégaux à la production. Et puisque cette contrée trop montagneuse n'a jamais attiré l'industrie, les habitants continuent de planter leur maigre espoir dans cette terre revêche qui (comme par ironie) reste un paradis pour les yeux des esthètes (si pas pour leurs jambes).

Après une montée de 35 minutes, montre (et vélo!) à la main, nous nous dérobons au soleil de midi, dans une auberge, où l'on discute du pour et du contre des choses actuelles.

Pourquoi acceptez-vous le régime hitlérien s'il ne vous satisfait pas entièrement?

— Oui, que voulez-vous qu'on fasse?

(Man kann doch nicht anders!) On doit bien. Hitler est le plus fort.

— Alors, vous n'êtes que des moutons!

— Pesez vos expressions! Le courage est le propre de la race allemande: elle sait obéir à ses chefs.

— C'est assez médiéval d'accepter en conscience comme chef celui qui s'impose par la violence.

— Dieu l'a voulu!

— ... Vous êtes mieux informés que moi...

— C'est incontestable. Du reste, Hitler a nettoyé l'Allemagne et a rétabli l'ordre.

— Tous les « nettoyages » ne s'inspirent pas de la propreté. Au fait, avez-vous du pain depuis que les juifs vous servent de têtes de turcs?

— Hitler nous en a promis.

Cinq « Stahlhelm », armés de fusils Mauser et de baïonnettes, font irruption. Ils chantent : « Rhei-nische Mädel... » et sont suivis par des nazis qui entament des chants militaristes.

Ils ont du pain, ces « pacifistes », mais juste ce qu'il faut, et pas du meilleur, car ce pain leur est mortel. Ils

chantent beaucoup, ils marchent beaucoup, ils portent des uniformes; mais ils ne « pensent » pas, ils ne « savent » pas... Non, ils ne savent pas que leur crédulité primaire les achève jusqu'à l'âme, achève le peuple entier et menace d'autres peuples, pour engraisser quelques vautours de l'acier, quelques marchands de « nationalisme », exploitateurs de cadavres!

Le fascisme hitlérien, c'est le suicide de cette Allemagne qui agonisait.

Pauvres cadavres en uniforme, qui chantez votre propre oraison funèbre!

JUGENDHERBERGE AM GEROLSTEIN.

L'air de la montagne est grisant. Néanmoins, après 150 km., on se souvient qu'on est en route depuis 3 heures du matin! Et l'on ne peut pourtant pas loger à Münstereifel, charmant piège à touristes, entouré de vieux murs et transpercé d'une tour qui date de 820; car... ni l'histoire des comtes de Jülich, ni le sourire de la gretchen, ni le couvent des bénédictins, ne valent que je paie trois marks pour un

matelas! Mon âge et... un petit subterfuge que le dieu allemand me pardonnera d'avance, me permettront de passer la nuit dans une « auberge de la jeunesse », à un prix démocratique.

Gerolstein!

Cerbère comme un contrôleur fiscal, le « Wirt » de la « Jugendherberge » se laisse lentement amadouer par ses souvenirs d'occupation en Belgique. Un « Wolshein » s'impose. Et vers dix heures du soir, tandis que nous vidons nos verres de « Gerolstein », nous n'a rien que de sommaire. Ensuite, des sacs blancs nous sont distribués. Je ne saisis pas... Je regarde autour de moi. Mon voisin de table, un étudiant saxon en culottes d'écolier, est silencieusement insignifiant, autant que démesurément long. Son jargon n'est du reste pas sociable. Quel charabia!

Son camarade de route est plus loquace et, se fait comprendre. Jeune ouvrier de la Sarre, il fraternise spontanément, en son dialecte sarrois, qui se rapproche fortement des patois flamands du Limbourg et du Brabant. Ne manquant pas d'intelligence : « Je ne

suis qu'un ouvrier, dit-il, mais je ne comprends pas comment des gens instruits puissent tolérer les guerres! Rien d'aussi ignoblement stupide! Ainsi: je viens de la Sarre; ma maison est bâtie sur territoire allemand, mais le jardin est situé en France! Aujourd'hui on est « des frères »; et demain, peut-être, on devra s'entre-massacrer parce que deux gouvernements se disputent notre lopin de terre... Moi, je ne marche pas; je préfère m'enfuir; c'est plus courageux que de tuer mon semblable!»

— Que pense-t-on de la France, dans la Sarre?

— Nous aimons la France, qui ne nous le rend pas toujours, et d'un autre côté, Hitler nous promet monts et merveilles si nous optons pour l'Allemagne.

— Quelle est votre position vis-à-vis du plébiscite prévu par le traité de Versailles?

— Hitler excite notre population contre la France, comme si les « gens de frontière » n'étaient déjà pas assez « ennemis » sans cela! Chez nous, les gamins de 13 à 18 ans sont pour Hitler; mais la majorité des hommes mûrs ne semble pas être du même côté. Moi, en tous cas, je déteste Hitler, parce que jamais, — jamais! — je ne serai militariste!

Le Wirt (plus « juif » qu'un juif!) n'aime pas « que l'on parle de ces choses-là chez lui ». Et il nous signifie carrément qu'il est l'heure du repos.

Nous entrons dans une chambre où s'étagent des lits de camp (militaires 100 p. c.). Le sac blanc qui m'intriguait, fait simplement office de draps de lits! On attache le sac par les extrémités, au dos du lit; on pénètre dans le dit sac (les pieds en avant, bien entendu!), et l'on a l'air d'un « petit Jésus », parmi des couvertures impersonnelles. Déjà l'on ronfle au-dessus de moi. Oublions Hitler jusqu'au matin...

POMMIERS EN FLEURS.

Admirables montagnes de l'Eifel, plus grandioses encore dans le renouveau matinal! Cette partie de la Rhénanie est un véritable labyrinthe à montagnes russes interchangeables. Les prairies, mouchetées de jaune et de blanc, ont l'air de hamacs suspen-

due de colline en colline, où se tassent les pins rectilignes et les chênes jaunis de chaleur.

Rencontré parmi les hauts pâturages: une vache gonflée d'herbe; une jeune paysanne de l'Eifel, bien musclée, sous la garde d'un fermier qui nous souhaite le « Guten Morgen ».

Pommiers et poiriers fleurissent et bordent la route à travers la montagne.

Rien n'est plat, pour le montagnard. Tout est oblique, et difficile à atteindre avec les boeufs bruns et la charrie petite. A la pente, s'ajoute du terrain pierreux, au désespoir résigné d'une population indéracinable. La route tourne, tourne, et monte toujours. Au bout de l'horizon, un épouvantail s'annonce, un grand épouvantail noir, dont la clochette actionnée par le vent, éloigne les pinsons, les merles et les étourneaux avides.

La route, enfin, redescend, et nos freins sont les tenailles de notre sécurité.

Dans une allée, des promeneuses blanches, à canne, jouent aux jeunes mariées, — avec le soleil!

Une « belle madame » nous croise: son chapeau est plumé; et son air, impérial. Une autre, cherchant noise au soleil, a sorti son parapluie et sa dignité. On se croirait avant la guerre.

Nous contourons la piste de Nurburg. Les chemins, lamelles de l'univers, soulent les contrées aux contrées. La Moselle est loin. Voici l'Ahr, dans sa vallée fameuse. Les vignes sur les coteaux abrupts, tassent des promesses en forme de coeurs autour des tuteurs.

— « Wer an der Ahr war, und weis dasz er da war... » (Qui fut sur les bords de l'Ahr, et sait qu'il y fut, n'y fut pas. Mais: qui y fut, et point ne le sait, celui-là peut dire qu'il a vu l'Ahr!) — Nous, nous le savons. Oh! ce vin...

Dernière escale: Bonn, où le Rhin, en été, engloutit une vie par jour, et où les canoteurs sont appelés: « vendeurs d'âmes ».

Et bientôt, dans un aérodrome de la « Deutsche Luft Hansa », un trimoteur de la Sabena nous enlève, tandis que, de nouveau, les cheminées terrestres nous montrent du doigt...

Pierre VANDENDRIES.

EDOUARD PEISSON

Edouard Peisson, découvert par ce chercheur infatigable qu'est Henry Poulaille, débuta par un livre sur la mer intitulé: *Ballero, capitaine*. Puis vint *Le courrier de la mer blanche*, récit qui relève davantage du documentaire par sa sobriété, son émotion vécue. Il s'agit d'un voyage de l'auteur en qualité de radiotélégraphiste à bord de *La Plata*, alors que, convoi de ravitaillement, elle allait de Brest à Arkhangel. Un troisième livre suivit: *Hans le Marin*. Ce n'est qu'à partir de cet ouvrage publié par Grasset dans les « Cahiers Verts », que l'attention littéraire fut pleinement acquise à l'auteur. Encore qu'un peu gauche, systématique de réalisation et d'écriture, l'œuvre renfermait en puissance toutes les possibilités de Peisson. Elle eut le succès mérité, succès qui contribua à lui faire obtenir le Prix des Vikings. Quatrième et cinquième livres: *Joëlle — Une femme* — et enfin, après *L'Etoile noire* qui l'annonce, dernièrement paru, *Parti de Liverpool*, qui nous montre un jeune écrivain en pleine possession de son talent.

Parti de Liverpool à lui seul mériterait une étude que nous refusent le manque de place. C'est, à notre avis, le meilleur ouvrage d'Edouard Peisson, celui où sont les plus sensibles ses qualités de simplicité, de sobriété, où s'exprime le mieux son amour de la mer.

Edouard Peisson est né à Marseille en 1896. Il vit sur l'eau de dix-huit à vingt-sept ans. Voyages en Afrique Occidentale, au Brésil, en Grèce, en Egypte, aux Etats-Unis.

Au cours de ses lointaines traversées, sa personnalité se forme. Il apprend son dur métier, celui qui demande à l'homme qui le pratique de rares qualités, mais au contact duquel, par contre, il acquiert la connaissance de ses limites et de ses possibilités. Pour y participer, pour l'avoir constamment devant les yeux, il s'initie à la peine des hommes de la mer, ses camarades, à qui il voue, cela est sensible dans son œuvre, une admiration faite d'expérience et de fraternité. Il écoute la mer qui le berce et lui parle un langage de lui seul accessible parce qu'il fait, si l'on peut dire, partie de la famille. Il est envoûté, conquis par elle, par son charme complexe où se mêlent à la fois tant de douceurs et tant de violences, de réalisme et de poésie. Il bourlingue durant des années et l'Océan lui façonne un esprit et une âme où, plus tard, il trouvera la matière vivante de ses livres.

1923, Peisson est en chômage. En vain il tente de se réembarquer. La mer ne veut plus de lui, semble-t-il. Qu'importe! Il lui arrache tout ce dont il avait besoin pour bâtir son œuvre. Il peut maintenant, non sans un pénible serrement de cœur, s'enfermer pour gagner son pain entre les quatre murs d'un bureau. Peisson

est prisonnier. Il souffre. Et c'est dans la nostalgie qu'il trouve la force nécessaire à la création littéraire.

Est-ce utile d'analyser chacun de ses ouvrages? Différentes par les personnages, les circonstances, l'action, ils ont tous une résonance commune: la mer. C'est elle qui les colore, qui leur donne leur accent, leur caractère d'authenticité. C'est elle qui confère à la manière si nette et si dépourvue de « littérature » de Peisson, cette émotion qui en fait la valeur.

Car n'attendez pas trouver chez cet écrivain de simples histoires. Encore que marin, Peisson est avant tout un homme. Un homme qui connaît la misère humaine pour l'avoir éprouvée dans son corps et dans son esprit, un homme que la richesse n'a pas favorisé et qui a été obligé, voulant être quelqu'un, de se faire lui-même. C'est un autodidacte. Aussi durement acquise, l'expérience de la vie ne s'oublie pas. En même temps que la mer nous la retrouvons dans ses livres.

L'homme, chez Edouard Peisson, est au centre de tout. Voyez *Ballero*, resté seul avec son chien sur son navire éventré. Voyez Hans, seul dans Marseille avec sa faim au corps. Voyez Jean-Louis qui caresse le rêve d'être deux et qui, toujours, demeure seul. Voyez Marc Brun, de *L'Etoile Noire*. Voyez Davis, sorte d'oiseau polaire taciturne, qui sombre avec son bateau, seul dans la vie, mais, pour la première fois chez Peisson, accompagné dans la mort par un camarade. L'homme est toujours présent. Il se détache, sur le fond marin qui constitue l'atmosphère même des livres de Peisson.

De l'œuvre entière de ce jeune écrivain se dégage une philosophie, une éthique particulière aux gens de mer. Il serait intéressant de la mentionner. Mais, outre la place qui nous fait défaut, il ne peut être question dans ces quelques notes de donner une vue complète de l'homme et de l'écrivain. Notons, toutefois, que les héros d'Edouard Peisson sont toujours seuls. Que cette attitude soit, conséquence du métier, celle de tout marin, on en convient facilement. Mais est-ce une raison suffisante pour que Peisson ne tente pas d'aller au delà de ce qu'une pareille position peut avoir d'étroit, de trop particulier et, en un certain sens, d'inhumain? Du coup, son œuvre s'en trouverait élargie.

Malgré d'incontestables qualités, de celles qui font de lui un jeune plein de promesses, nous nous devons de dire à Edouard Peisson que quelque chose nous manque, nous laisse insatisfait dans son œuvre. On n'y trouve pas, ou mal, cet esprit et cette portée des livres des Rémy, Poulaille, Bernard, etc. Pourquoi?

Peisson n'a pas dit son dernier mot. Dans ses ouvrages futurs, on peut attendre avec confiance la réponse à cette question toute amicale.

Pierre AUTRY.

chaque action, événement ou pensée voient le jour », a tenté d'écrire un livre qui pourrait s'appeler un « roman d'action raisonnée ».

Déjà, dans un précédent volume, *Avant le bombardement*, l'auteur avait tenté une pareille aventure. Il me semble que, dans son nouvel ouvrage, il a complètement réussi.

Franz HELLENS.

Nicolas BERDIAEF. — *Problème du Communisme* (De Brouwer et Desclée).

Voici, dans sa forme d'une brièveté agressive, un livre étonnant.

Le penseur chrétien Berdiaef qui, dans ce livre inoubliable: *Le nouveau moyen-âge*, fouillait à coups d'éclair les arcanes mêmes de notre époque et les mettait à nu avec une férocité pathétique, attaque aujourd'hui avec la même tranquille brutalité du phénomène Communisme.

Nous ne pouvons partager les conclusions d'une analyse dont le point de départ et l'aboutissement ne sont et ne peuvent être que la valeur de l'esprit chrétien. Mais nous sommes obligés de reconnaître dans ces chapitres la plus prodigieuse dissection du mouvement communiste qu'il soit possible de concevoir.

Sur le potentiel mystique du pseudo-matérialisme marxiste, Berdiaef écrit notamment des pages que je considère comme absolument définitives. On assiste trop souvent à l'analyse de faits historiques entièrement achevés. Berdiaef démonte ici, si je puis dire, un fait historique en train de s'accomplir. Il réalise cette entreprise impossible, en se plaçant à une telle hauteur qu'on dirait parfois l'entendre parler, qu'il s'agit d'événements distants de dix siècles et en

même temps avec cette passion qui est le seul signe de la véritable authenticité humaine.

Frédéric SIEBURG. — *Défense du Nationalisme allemand* (Grasset).

Frédéric Sieburg qui, récemment, avait tenté sous ce signe singulier: Dieu est-il Français? une synthèse du phénomène France, entreprend aujourd'hui une explication du désespoir allemand.

Cette explication, à laquelle quoi que puisse en penser l'auteur, l'esprit de Keyserling n'est pas étranger, rend compte dans une certaine mesure de ce qu'on nomme aujourd'hui assez improprement le fascisme allemand.

Il y a beaucoup à prendre, pour les révolutionnaires socialistes, dans de tels ouvrages qui remettent à leur place, comme facteurs historiques déterminants, les sourdes forces mystiques qui dominent les instincts populaires.

Ludwig BAUER. — *L'Agonie d'un monde* (Grasset).

Un grand bourgeois affreusement lucide devant l'agonie de ce monde qui emporte avec lui toutes les valeurs qui faisaient le prix de sa vie. Un désespoir tranquille. Une volonté de pressentir et peut-être de justi-

VIENT DE PARAITRE à la Librairie Nationale d'Art et d'Histoire 48, rue Coudenberg, BRUXELLES

JULES DESTREE par E. VAN DEN BERGHE

Un beau livre de 180 pages, portrait en frontispice, format 18 x 24 cm., sous couverture rempliée.

Prix: 20 francs

Téléphone 11.77.79 C. C. P. n° 341.52

A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Lisez:

LES DEUX LAURÉATS DU PRIX VERHAEREN

Edmond Vandercammen

Le Sommeil du Laboureur Poèmes 10 frs.

Bertha Bolsée

Ligne de Songe

Poèmes 15 frs.

Maison d'édition L'ÉGLANTINE

6, rue Gambert Ceickx, Brux. Tel. 21.40.57-21.40.56 C. C. P. 990.93

RHAPSODIE SICILIENNE

par

Eliane Van Damme

illustré par Germaine HAGEMANS

30 frs.

L'ALTERNATIVE

par

Emile Vandervelde

25 frs.

M. HITLER DICTATEUR

par

Frateco

12 frs.

L'Objection de conscience

par

D. J. Blume et Léo Campion

Un fascicule 13 x 18 — 40 pages

1 fr. 50

ABONNEZ-VOUS AU ROUGE ET NOIR

20 fr.

JUSQU'A FIN 1933

VIENT DE PARAITRE

Paul MORAND. — Londres (Plon).

D'aucuns disent que voici le meilleur livre de Morand. J'ai entendu dire ou lu cela à la publication de chacun des ouvrages de l'auteur de *Ferné la nuit*. A dire vrai, c'est dans ce genre d'ouvrage que je préfère Morand; il me semble que l'écrivain est fait pour le voyage extérieur plutôt que pour cette marche à la découverte intérieure qu'est le roman.

Londres est certes un de ses bons, de ses meilleurs livres. Ce qui me plaît avant tout dans les livres de Morand, et principalement dans celui-ci, c'est qu'il ne traîne pas. Il avance allègrement; s'il s'arrête, ce n'est pas pour piétiner, mais pour se souvenir un moment ou afin de savourer un détail. C'est un livre suffisamment sensuel, sans en avoir l'air. Et il est sain, d'une santé de bon nageur.

Ces sortes d'ouvrages sur des pays qui semblent très connus, dont on croirait qu'on a déjà tout dit, sont particulièrement savoureux lorsqu'ils ont pour auteurs des esprits très aigus, délivrés de préjugés, et surtout de préjugés littéraires. Tel est le *Londres* de Morand, parcouru et, çà et là, fouillé par quelqu'un qui sait éliminer, ne retenir que ce qui lui paraît essentiel. Et ce qui est particulier dans ce nouveau livre de voyage, c'est que l'auteur ne craint pas cette fois de s'attacher au passé de cette ville mystérieuse et étrange entre toutes. C'est qu'il a compris que le passé, à Londres, reste éternellement, indissolublement, lié au présent. Le brouillard de Londres semble souder cette union, entretenir ce mystère qui est fait d'autrefois et d'aujourd'hui. J'aimerais entrer dans les détails et montrer avec minutie combien Morand a réussi à nous communi-

quer cette impression juste et bien spéciale. Mais il ne faudrait pas conclure de là que l'auteur a abandonné sa manière habituelle qui consiste à explorer les pays qu'il visite avec les moyens les plus modernes et le regard le plus clairvoyant. S'il ne cesse d'aller vite, de nous étonner par la rapidité de ses moyens, il ne dédaigne pas de repasser par des chemins déjà parcourus. Et c'est toujours pour mettre le doigt sur une nouvelle découverte.

Osbert SITWELL. — *L'homme qui se perdit lui-même*. (Gallimard).

L'auteur nous apprend que ce livre devrait s'appeler *L'homme qui se retrouva lui-même*. A l'instant où l'ouvrage fut terminé, il s'aperçut qu'un roman portant le même titre allait paraître incessamment. Après mûre réflexion « il parut soudain évident que, si un homme s'est retrouvé, il a également dû se perdre. Et pour cette raison, ce livre est ainsi intitulé ». On reconnaît là l'humour anglais qui peut côtoyer la résignation.

Osbert Sitwell est un des membres d'une famille anglaise qui a donné quelques bons pasteurs et poètes. Il est lui-même un écrivain d'une originalité très particulière et l'on pourrait soutenir qu'il apporte dans le roman un élément novateur assez remarquable. Ce n'est peut-être pas tant au point de vue du fond qu'il fait neuf, qu'au point de vue de la méthode. Qui peut dire qu'il renouvelle soit le fond de la pensée humaine, soit celui de la sensibilité?

Essays de définir en vingt lignes, non pas le sujet du roman, mais, ce qui importe plus, la mé-

Les idées et les livres

PHILOSOPHIE, SCIOLOGIE, POLITIQUE, HISTOIRE

C'est un travail de Sisyphe que celui du critique. A peine a-t-il achevé de faire connaître un livre qui l'a ému et voilà que d'autres sont là qui requièrent son intérêt, son attention. Qu'il se donne de parler plus longuement d'une œuvre à laquelle, pour quelque raison, il attachait un prix particulier, il faut aussitôt qu'il paye rançon en entassant dans un bref article une nomenclature d'ouvrages auxquels il s'érigeait qu'il consacrait de nombreuses colonnes.

Ainsi je me trouve aujourd'hui obligé de signaler à l'attention de mes lecteurs quelques livres récents qui, tous, à des titres divers, mériteraient une longue étude. Qu'on veuille bien m'excuser de ces comptes rendus si sommaires.

Hermann von KEYSERLING. — *La Vie intime* (Stock).

Le penseur de Darmstadt donne ici, dans une forme volontairement dépouillée, une sorte de quintessence de sa philosophie.

Je serais tenté de dire qu'il a fait ainsi le travail d'un autre et qu'il s'est institué son propre vulgarisateur. C'est une tentation bien grande à laquelle d'autres que lui, — et d'aussi grands, — n'ont pas non plus résisté. Sigmund Freud, par exemple.

Je doute de l'utilité de telles démarches. Il est des œuvres qui ne se « vulgarisent » pas et qui, à se trouver réduites à des propositions immédiatement accessibles à l'esprit, ont tout à perdre. Ainsi de Freud; ainsi de Keyserling.

C'est pourquoi si ceux qui connaissent l'Analyse Spectrale de l'Europe ou les Méditations Sud-Américaines peuvent lire avec le plus grand fruit *La Vie Intime*, parce qu'ils y pourront, par une manière de recoupement, vérifier la pensée keyserlinguienne, ceux à qui cette pensée est encore tout étrangère n'y trouveront qu'un schéma dont la gratuité ne laissera pas de les déconcerter.

fier secrètement sa fin. Livre, à cet égard, cruellement pathétique.

Klaus MEHNERT. — *La jeunesse en Russie soviétique* (Grasset).

Un intellectuel allemand s'enthousiasme devant l'expérience soviétique dans laquelle il voit une rénovation des valeurs psychologiques, morales et culturelles.

Etude incontestablement objective. Atteint-elle le fond du problème? C'est une autre question.

M. Klaus Mehnert a paru soucieux surtout de concilier les acquisitions de l'expérience communiste et le salut de l'Allemagne.

FRATECO. — *Monsieur Hitler dictateur* (L'Eglantine).

Une « Vie » d'Hitler un peu romancée, qui vaxt surtout comme le témoignage de quelqu'un qui, dit-on, a connu le führer.

Du mouvement, du pittoresque; un accent de grande vérité.

E. N. DZELEPI. — *Hitler contre la France* (Excelsior).

Ce petit livre qui constitue un exposé de la position hitlérienne devant la France et les coalitions européennes, peut être consulté avec intérêt par ceux que préoccupe le problème de la guerre et de la paix.

Charles PLISNIER.

Treize nudistes en correctionnelle

Nous avons précisé, la semaine dernière, dans quelles conditions treize nudistes, appartenant au cercle bruxellois Mieux Vivre, comptant deux cents nudistes environ, avaient comparu le 19 juin dernier à la 21^e Chambre du Tribunal correctionnel de Bruxelles.

Le jugement à intervenir dans cette singulière affaire doit être rendu le 5 juillet. Nous le publierons la semaine prochaine.

D'ici quoi, pour faire suite à notre précédent article, nous donnons ici la relation fidèle de la fin de l'audience du 19 juin. Nous avons publié déjà le réquisitoire de M. Bayot, substitut du procureur du roi. Après la thèse du ministre public, voici celle de la défense.

LES PLAIDOIRIES

La première plaidoirie est celle de M^e Victor de Laveleye qui plaide plus particulièrement pour le prévenu qui porte le n^o 5. Si on veut bien s'en référer à notre article de la semaine dernière, on verra qu'il s'agit du prévenu qui a reconnu s'être rendu nu à la source, ce qui l'obligeait à franchir un sentier partiellement visible de l'extérieur.

M^e Victor de LAVELÉYE

Le cas de mon client est simple et je m'étonne d'entendre le procureur réclamer pour lui, du tribunal, une sévérité particulière. Ce cas, le voici. Mon client est poursuivi uniquement à raison d'un seul fait : il a reconnu s'être rendu nu, une seule fois, à la source. Il a reconnu la chose, honnêtement, sans détours, sans manifestations ni théories subversives.

La question qui se pose en droit est de savoir si la prévention est suffisamment établie du fait que le prévenu a pu être vu de l'extérieur. A quelque moment que se soit, aucun témoin n'a vu l'homme qui se rendait à la fontaine. Mais on nous dit qu'il y a un délit. Donc pour qu'il y ait délit, il ne faudrait pas que mon client ait été vu, mais il suffirait qu'il ait pu être vu. Ce qu'on appelle le délit de péril, admis par un arrêt de la Cour de Cassation.

Il s'agit là en réalité d'une pure théorie juridique, nullement inscrite dans l'article 385, théorie admise par une partie de la jurisprudence, mais que rien ne vous empêche de renverser.

Car il me semblerait excessif qu'on condamne un homme de moralité évidente pour une simple théorie juridique!

Le délit de péril, c'est donc un délit purement théorique, mais quelle différence faites-vous alors entre les prévenus qui sont ici et les 27 bénéficiaires du non-lieu?

Ceux-ci, dit le Procureur, n'ont pas pu être vus parce qu'ils fréquentaient seulement le solarium. C'est une affirmation qui ne cadre pas avec la réalité. Supposons, en effet, qu'un avion ait survolé le centre! C'est un cas exceptionnel, soit. Mais nous sommes ici dans le domaine de la théorie, puisque vous admettez vous-même que l'inculpation soit théorique. Dès lors, nous pouvons fort bien imaginer le passage d'un avion au-dessus du centre nudiste. En ce cas, suivant la théorie du ministre public, tout le monde aurait pu être vu.

En réalité cette affaire ne comporte un préjudice social pour personne, ni un soupçon d'immoralité. Allez-vous, dans ces conditions, infliger une condamnation qui sera inscrite au casier judiciaire avec cette mention : « Outrage public aux bonnes mœurs », mais on n'ajoutera point qu'il s'agit de faits de nudisme!

En ce qui concerne mon client, la réalisation matérielle du délit est tellement hypothétique qu'il n'est pas condamnable.

M^e Albert GUISLAIN

plaide pour sept des prévenus.

M. le Procureur s'est montré d'une particulière réserve en parlant du nudisme. Mais il y a la thèse du procureur et il y a celle du juge d'instruction. Si devant la Chambre du Conseil le procureur déclare ne pas vouloir faire le procès du nudisme, le juge d'instruction, lui, a fait ce procès, ce qui n'a pas manqué de laisser quelques traces dans les esprits.

Or si certains condamnent le nudisme, vous verrez que beaucoup de médecins s'en déclarent partisans et j'attire votre attention sur les personnalités qui composent les comités des ligues nudistes. L'héliothérapie a des avantages indéniables...

Le Président. — La question du nudisme n'est pas en jeu.

M^e Guislain. — C'est entendu. Mais je constate cependant que sur l'ordonnance de renvoi, un des attendus porte que les fins thérapeutiques ne semblent pas nécessiter la pratique de la nudité. Il importe donc d'en parler.

Le Président insiste pour qu'on ne plaide pas sur le fait du nudisme.

M^e Guislain. — Alors, voyons les faits. Les théories juridiques au nom desquelles on réclame notre condamnation sont basées sur une jurisprudence qui réprime le vice. Ici c'est tout différent, et il convient d'établir une qualification des faits différente selon qu'il s'agit de faits avouables ou libertins.

La jurisprudence touchant l'article 385 a évolué au point d'en donner des interprétations arbitraires. Il fallait pour enfreindre la loi un fait obscène dans des conditions de publicité effective pour qu'il y eût délit. Il fallait pour établir la publicité du fait qu'il y eût plusieurs témoins. Puis l'article 385 a été interprété de telle sorte qu'il ne fallait plus de témoins, si bien que l'acte de copulation commis au haut de la Colonne du Congrès, sans qu'il y eût de témoins, devint un fait répréhensible. Et suivant cette jurisprudence on en arrive à ceci : que si je me suis nu à la campagne, complètement isolé, sans témoin, et que je l'écrive, et que ma lettre s'égaré, et qu'elle parvienne au juge d'instruction, eh! bien, vous me poursuivrez!

Quel rapport y a-t-il à établir, comme le fait le procureur, entre une femme qui se promènerait nue dans la rue et les nudistes que voici! Qu'une

femme sorte nue dans la rue et il y a là la volonté, l'intention, la négligence, le caractère agressif que le fait doit avoir pour justifier la condamnation. L'outrage public aux mœurs est évident, comportant le mépris de soi-même et le mépris de la moralité publique.

Ici le cas est tout différent. Les nudistes, eux, s'ils sont nus, c'est pour arriver à des fins que vous ne condamnez pas.

Si l'on admettait la thèse du délit de péril, du délit éventuel, on en arriverait à des délits collectifs. Peut-on s'engager dans cette voie?

Le cercle Mieux Vivre est un cercle sérieux, les membres sont d'une prudence caractérisée, les murs ont plus de 3 mètres de haut, les plaines de jeux sont entourées d'arbres, ces arbres eux-mêmes sont recouverts de toile, et quand on signale qu'à un endroit déterminé on peut voir de l'extérieur, on y remédie aussitôt. La moralité des membres est évidente. Le moindre manquement au règlement est frappé d'expulsion. Mais c'est un véritable cercle calviniste! Et vous établirez la différence qu'il y a entre ce lieu et la plage de Juan les Pins!

Une maison nouvelle s'élève au mois de juin dans le voisinage. Dès mai, le port du maillot ou du slip est rendu obligatoire aux endroits visibles. On est donc attentif à ne pas se laisser voir. Mais une information est en cours. Voyons-en les détails.

Quand des témoins professionnels, des policiers sont mis en faction et chargés d'une enquête, qu'ils usent d'échelles, qu'ils montent aux lucarnes, ils ne voient rien! Mais les autres, les témoins bénévoles, ils aperçoivent, ils se le disent, ils ajoutent chacun à leur découverte. Ils brodent! Pendant ce temps, un inspecteur de police déclare en mai 1932 :

« Il est impossible de voir normalement ce qui se passe à l'intérieur ». Toutefois, grâce à la bonne obligeance des voisins, les échafaudages aidant...

Le Président (comme on parle dans la salle). — Je prie les avocats étrangers à la cause de ne pas émettre de réflexions.

M^e Guislain. — C'est qu'ils sont frappés sans doute par la justesse de mon argumentation.

Le Président. — M^e Guislain, je vous en prie! Continuez.

M^e Guislain. — Bref, en usant d'échelles et de mille détours, on peut entrevoir certains points du parc. « Depuis qu'il y a des feuilles, c'est plus difficile! », dira un témoin.

Un commissaire de police installé à la lucarne d'un immeuble n'a rien constaté. Enfin, un agent a vu vagement quelques formes, il a cherché à voir puisqu'il était là pour ça, et il a fini par voir jusqu'il devait voir! Et qu'est-ce qu'il a vu? Des caleçons! Bref, l'un a vu des silhouettes, l'autre a vu de la lucarne, sont-ce là des témoins normaux?

Le cercle comptait 250 membres. Pourquoi ne les poursuit-on pas tous? Non, en Chambre du Conseil, on entend une quarantaine et parmi eux on ne retient pas plusieurs qui ont reconnu avoir pu être vus? Pourquoi?

Le Substitut. — J'ai retenu la prévention contre ceux qui étaient le plus en mesure d'être vus.

M^e Guislain. — Mais comment l'avez-vous établi? Qui?

— Ceux qui suivaient régulièrement le cours de gymnastique.

— Il y en avait beaucoup. Où sont-ils? Pourquoi avez-vous choisi les treize actuels? Le critérium serait le cours de gymnastique. Mais ils étaient vingt, trente. Pourquoi en avoir éliminé? Pourquoi y en a-t-il ici qui ne suivaient pas régulièrement le cours?

Le Substitut interrompt bruyamment à diverses reprises.

M^e Guislain. — Ne vous énervez pas, monsieur le Procureur! ...

Le Président. — Si nous laissons plaider M^e Guislain...

Le Substitut. — Le critérium, c'est l'assiduité au cours de gymnastique!

M^e Guislain. — Vous devenez nerveux! Je vous touche de plus en plus!

Le Substitut. — Quand vous questionnez, je réponds.

M^e Guislain. — Vos réponses sont parfois mauvaises! Vous ne répondez pas. Plusieurs ont suivi les cours très régulièrement, et compris le docteur Ley. Pourquoi ne sont-ils pas poursuivis? Quel est votre critérium? En quoi est-il infallible? Et si vous en poursuivez arbitrairement quelques-uns seulement, vous devez faire la preuve qu'ils ont été vus. Qui a vu qui? quand? où? comment?

Pour établir la prévention de certains vous dites : Vous avez passé par tel chemin. Mais vous devez prouver, monsieur le Procureur du Roi, que nous avons passé. Vous ne prouvez pas, vous ne prouvez rien. La preuve n'est pas faite, et elle est impossible à faire. Dès lors, l'acquiescement s'impose.

× Le Mois. Un article du magicien Jean Giono qui rappelle que le destin de l'homme est de vivre proche de la nature et la mission du poète de le soustraire au « faux monde » pour « ramener au monde véritable ». « Les poètes ne savent plus. Ils ont tout fait. Tout sauf ce qu'il faut faire. Ils se sont enorgueillis de leur éléphantiasis plus ou moins bien placée et ils l'ont balancée sous le nez des hommes. Ils ont joué du clairon, de la clarinette, des timbales ou des fesses... Ils ont tout fait. Tous les exemples de maquignonnages et de prostitution, une synthèse du rite, une encyclopédie du désespoir, un laboratoire des sanies et des crachats, et maintenant ils en sont comme des priseurs qui ont éternué dans leurs tabatières.

» Où sont ceux qui ont quelque chose à dire?... Le poète doit être un professeur d'espérance. A cette seule condition, il a droit au pain et au vin. » Signalons un article d'Emil Ludwig : *Hittérisme et Mussolinisme*, et de Francesco Nitti sur *l'isolement spirituel de l'Allemagne*.

En outre l'abondante documentation sociale, politique, économique et scientifique que l'on trouve dans chaque numéro du Mois.

× Voici deux nouvelles revues mensuelles. *L'Ordre Nouveau* (25, rue de Rémusat, Paris).



— Ben! quoi?... Maman m'a défendu de me montrer en chemise...

M^e Pierre POIRIER

plaide pour la prévention n^o 3 qui aurait été vue nue au bord de l'étang, par un témoin.

Quelques amoureux de la nature se réunissent dans un parc privé pour se livrer aux sports. Vous ne faites pas le procès du nudisme, mais vous les poursuivez pour outrages aux mœurs. Parmi eux, ma cliente qui a avoué être membre du club. Elle n'a contre elle que son propre aveu. Le procureur épilogue sur le fait qu'il est possible qu'elle ait été vue. Et il apporte deux éléments pour établir la prévention : l'outrage à la pudeur d'autrui, du fait d'être nu; la publicité, du fait que certains ont pu être vus de l'extérieur. La thèse du Procureur du Roi est assez simpliste. Il dit : j'ai deux preuves à faire. Non, en réalité, il y a cinq éléments à établir.

1. La visibilité était-elle normale? 2. Ma cliente a-t-elle été vue? 3. A-t-elle été vue nue? 4. Si elle a été vue nue, a-t-elle découvert ces parties du corps que les esprits faibles ne peuvent voir sans trouble? Pour ma part, je ne place pas ma pudeur en ces choses. Et dans cette hypothèse, elle aurait dû découvrir ce qu'on appelle les parties honteuses. Parce qu'enfin, il faut parler net, si ma cliente a été vue de dos, il n'y a pas délit; si elle a été vue de face, elle n'est coupable que selon l'angle suivant lequel on aurait pu la voir. Or, cela personne ne le saura jamais. Il appartient au tribunal de le déterminer. Enfin 5, élément d'ordre général : le fait est-il intentionnel, volontaire, commis avec conscience?

Il y a les témoins. Nous les classerons en trois catégories.

1. Les témoins professionnels, les policiers, qui, eux, ont cherché à voir; ils n'ont pas été offensés, c'est important du point de vue éthique.

2. Les acteurs se transformant en témoins. Le spectacle qu'on retient à notre charge n'a pas pu les frapper; ma cliente sortait du bain, elle tenait un essuie-main, de quoi se couvrir si un indiscret s'était présenté. Ma cliente s'est étendue sur l'herbe, au soleil. Elle n'était pas visible de loin. Les témoins ont vu, comme on voit des ombres chinoises derrière un écran; dans ces conditions on est incapable d'établir un rapport de cause à effet entre ma cliente et eux, et le délit n'est pas établi.

3. Enfin, il y a les témoins volontaires, indiscrets ou curieux de nature, qui grimpent sur des observatoires pour essayer de voir. Du point de vue de la jurisprudence, aucun cas de condamnation antérieure ne peut être confondu avec celui-ci. Ma cliente n'a pas été vue par quelqu'un qui puisse le garantir. Un témoin croit l'avoir vue. C'est un docteur : il n'y a pas offense à la morale. Et vous ne pouvez en déduire que d'autres ont pu voir.

On a fait trois lots des membres du club. D'abord une quarantaine dont la majorité échappe à

la prévention parce que la Chambre du Conseil estime qu'ils ne sont pas coupables. Treize qui sont ici, dont vous avez à dire s'ils sont coupables. Enfin les 250 membres du cercle, des membres effectifs pratiquant tous le nudisme qui, tous, ont pu être vus.

Mais le Substitut sentant bien qu'il ne peut pas établir la prévention, dit qu'il suffit pour condamner ma cliente qu'elle ait pu être vue. Le délit de péril!

En réalité, le délit de péril met en péril avant tout les principes généraux du droit pénal!

Est-ce que vous allez frapper ceux qui ont eu le courage de la vérité, quand d'autres, qui ne sont pas ici, bénéficient de leurs réticences? Allez-vous frapper ceux contre qui vous retenez des arguments tellement ténus que tous les doutes sont possibles? Et si ma cliente, ici, devait faire la preuve de Phryné devant l'aéropage, il n'est personne parmi les témoins qui pourrait la reconnaître!

Pour appliquer le droit dans toute sa rigueur, pour que l'article 385 puisse jouer, il faut que le prévenu ait volontairement outragé les mœurs. Peut-on dire qu'il en soit ainsi?

M^e Alex SALKIN-MASSE

plaide pour Pierre Fontaine.

Les excellentes plaidoiries des confrères qui m'ont précédé, me dispensent de reprendre l'affaire dans son ensemble et m'autorisent à être bref. Je développerai ma plaidoirie sur le plan syllogistique.

Et tout d'abord, je veux faire au procureur toutes les concessions possibles. J'admets qu'il existe un élément publicitaire suffisant dans la seule possibilité d'avoir été vu. J'admets que ceux qui, pour voir, soulevaient les tuiles des toits, que les policiers qui voulaient d'observer en observatoire sont des témoins involontaires. J'admets que vous n'avez pas la charge de faire la preuve d'une intention coupable spéciale dans le chef de ceux qui ont pu être vus.

J'admets tout cela. Et je développe mon syllogisme.

Tout prévenu doit être acquitté si la preuve complète et circonstanciée du délit n'est pas rapportée : majeure du syllogisme.

C'est au Procureur à faire cette preuve.

J'affirme que le Procureur n'a pas fait la preuve complète et circonstanciée que mon client a commis un outrage aux mœurs : mineure du syllogisme.

Donc, M. Pierre Fontaine doit être acquitté : conclusion.

Pour démontrer ma mineure, il me suffit d'ouvrir le dossier, non pas celui du cercle « Mieux Vivre », mais le dossier de M. Pierre Fontaine, honnête citoyen bien que nudiste et snob, aux dires de M. le Procureur, et qui, à raison de cette honnêteté, mérite votre particulière attention.

Voici ce dossier, une seule pièce, pièce 88 l'aveu.

Heureusement pour vous, M. Fontaine ne s'est pas dérobé. Sans cela vous seriez ici les mains vides. Le professeur dont on parlait tout à l'heure, interrogé également, n'a rien dit. M. Pierre Fontaine, lui, a parlé. Il a dit la vérité. Tant mieux. Tant mieux pour la cause qui est plus belle ainsi. Tant mieux aussi pour vous, Monsieur le Procureur, qui profitez de cette sincérité.

Mais avant de réclamer la condamnation, vous devez faire votre preuve. Vous devez prouver que mon client s'est comporté de telle manière qu'à un moment donné, il pouvait être vu du dehors, et qu'à ce moment-là il était tout nu.

Voyons les aveux. Que dit M. Fontaine? Il dit : « J'ai suivi le cours de gymnastique le jeudi et le dimanche, pendant la bonne saison, pas de manière assidue. » Pas de manière assidue! C'est textuel.

Le Substitut. — Vous perdez votre temps!

M^e Salkin. — Ah! je perds mon temps? Je crains plutôt que ce ne soit vous qui ayez perdu le vôtre!

Le Substitut. — Le seul reproche qui est fait au prévenu, c'est d'avoir piloté sur le lac, le docteur Vachet.

M^e Salkin. — Je suis ravi de l'apprendre! Et je vais y arriver. Mais il y a le cours de gymnastique.

Le Président déclare que cela n'est pas en cause.

M^e Salkin. — Le tribunal ne retient pas les faits relatifs au cours de gymnastique? Alors le tribunal est d'accord que je ne plaide pas sur ce point?

Le Président acquiesce.

M^e Salkin. — Ma tâche en est encore simplifiée. Il y a donc seulement cette promenade sur le lac. On use pour l'établir d'un seul élément : la déposition d'un témoin. M. Fontaine aurait accompagné le 7 juillet, les visiteurs qui ont été en barquette sur le lac. Et que dit ce témoin? Vous l'avez entendu à nouveau tout à l'heure; il dit : « Je ne

crois pas que M. Fontaine se soit trouvé nu dans la barque ». Est-ce cela la preuve? Mais le Procureur dit : « En bon sens, il devait s'y trouver. » Ce n'est plus le délit de péril, c'est le délit de bon sens!

Le Substitut. — Il y a la première déposition du témoin, au juge d'instruction, qui dit que le prévenu était nu.

M^e Salkin. — Et il y a la déposition du même et unique témoin que vous avez entendu à l'instant et qui déclare qu'il n'est pas certain. Est-ce que vous allez condamner mon client quand le seul témoin, votre témoin, Monsieur le Procureur du Roi, dit qu'il ne sait pas?

Et en supposant même que M. Fontaine était nu dans la barque, a-t-on pu le voir de l'extérieur? La façon dont il se serait trouvé assis dans la barque permettait-elle d'être vu? Vous avez à le prouver! Et encore, le trajet effectué sur le lac permettait-il qu'on vit seulement la barque? Vous avez à le prouver!

C'est à vous qu'incombe la charge de la preuve. Où est la preuve?

Mais il suffit de regarder le plan pour se rendre compte que, selon toute vraisemblance, mon client se fût-il trouvé nu dans cette barque, on ne pouvait pas le voir.

Je vous demande donc de démontrer que j'ai pu être vu de l'extérieur, le 7 juillet, nu, en barquette sur l'étang. Mais je crois qu'il est inutile d'insister, cette preuve vous ne pouvez pas la faire.

J'admettais à l'instant le délit de péril, mais si j'admetts le délit de péril, je n'admetts pas le délit collectif, ni la théorie du remplacement. Je n'admetts pas que mon client remplace ici les 27 non-lieuards. Car il n'y a pas à confondre : il y a le fait de M. Fontaine, il y a le fait du centre, il y a le fait du nudisme. C'est le fait de M. Fontaine que vous avez à juger. J'ai confiance en votre sagesse.

Et j'ajoute un fait qui vaut du point de vue moral autant que juridique. Quand le juge d'instruction est entré dans le centre, lors de la descente, le 7 juillet, comment a-t-il trouvé mon client? M. Fontaine portait un slip. Il avait à dit qu'il ne s'en séparait jamais, qu'il l'avait toujours à sa portée. N'est-ce pas un argument qui peut démontrer que sur l'étang il le portait également, et que joignant ainsi sa précaution personnelle à toutes celles qui étaient édictées dans le centre, il se montrait d'une particulière prudence?

Vous ne condamnez pas, car le Ministère public ne fait pas la preuve. Bien mieux, on ne vous apporte même pas un élément culpeux. Cet élément culpeux doit exister pour que vous condamniez : si je suis dans ma chambre et que le vent agite les rideaux et que des voisins aient pu ainsi, une seconde, me voir nu, me poursuivrez-vous? Non, car il n'y a pas là la faute pénale sans laquelle, même en l'absence de dol spécial exigé, il n'y a pas de délit.

Ainsi le fait de mon client demeure en dehors de toute application de la loi. L'acquiescement s'impose.

M^e J. POLLET

plaide brièvement pour la prévenue n^o 10. Il souligne qu'aucune charge spéciale n'est relevée contre elle, qu'elle a suivi six ou sept fois le cours de gymnastique, que respectueuse des règlements elle était en droit de croire qu'aucun voisin ne pouvait la voir, que personne ne dit l'avoir vue, qu'elle n'a été vue par personne. Dès lors va-t-on la condamner?

M^e Jean VAN PARYS

plaide pour les prévenus 11 et 12.

Depuis que j'ai été chargé de la défense de certains prévenus, depuis que je suis l'instruction, je ne suis jamais parvenu à prendre cette affaire au tragique. Il n'y a pas lieu d'agiter le délit d'outrage public aux mœurs comme un outrage extraordinaire qu'on a qualifié pour la circonstance : délit de péril, notion qui n'a jamais été rencontrée chez les classiques de la jurisprudence.

Je voudrais rappeler cette œuvre de Courteline dans laquelle un homme tout nu se trouvait avoir été vu dans sa chambre comme il cherchait une pièce de cinquante centimes. Courteline nous le montre comparissant devant la justice. « Cinquante témoins vous ont vu », lui dit le juge. — « C'est possible, répond-il, mais moi je pourrais en citer 50.000 qui ne m'ont pas vu! On m'a vu, soit, mais je conteste m'être montré. »

Dans l'affaire qui nous occupe, il n'y a dommage ni pour la morale ni pour l'ordre social.

Si l'on admet le délit de péril, cela n'exclut pas la recherche de l'élément intentionnel. Comment pourriez-vous condamner les membres du cercle qui avaient l'absolue conviction de n'être pas vus et de ne pas outrager la pudeur?

On ne trouve pas dans les dépositions de mes clients de quoi condamner. M. X... avait toujours son slip à sa portée. Il est prévenu par ce fait contre l'article 385. Quand le Parquet fait sa descente, mon client se trouve au solarium et immédiatement il se revêt de son slip. Sa femme est trouvée vêtue également : elle avait un peignoir à sa portée. Ou est l'intention coupable? Mais mon client déclare qu'il suit le cours de gymnastique. Et le Procureur s'empare de cela pour les poursuivre.

Nous voyons pourtant que lorsqu'un autre membre, le professeur Ley, est interrogé par le juge et qu'il répond : « Je n'ai pas à vous répondre. C'est à vous à faire l'instruction et non à moi », nous voyons qu'il n'est pas poursuivi. Il est vrai que chacun n'est pas rompu ainsi aux pratiques judiciaires.

Mes clients ont été sincères, ils ont répondu loyalement et si vous vous en tenez à leurs déclarations, vous prononcerez l'acquiescement.

Les plaidoiries sont terminées. Quelques avocats déposent des conclusions. Jugement le 5 juillet.

Nous le publierons la semaine prochaine.



Evidemment, une déclaration de principes. *L'Ordre Nouveau* reconnaît la propriété privée sous sa forme individuelle, les propriétés appartenant à des organismes abstraits sont illégitimes. *L'Ordre Nouveau* abolit la condition prolétarienne en répartissant l'ensemble du travail inhumain sur la totalité du corps social.

« A la dictature nationale ou internationale, la France doit opposer un nouveau prestige de la liberté, c'est-à-dire de la personnalité humaine. »

Au sommaire, un article de Daniels Rops qui critique le centralisme absorbant de l'Etat et nie sa valeur civilisatrice. « Les véritables expressions de l'homme nous viennent non pas des grands empires, centralisés et forts, mais d'Etats minuscules. » M. Daniel Rops est sérieusement en route vers l'anarchisme...

× *Activités* (42, rue Galilée, Paris, XVI^e).

Revue mensuelle internationale. Au sommaire : *Le nouveau visage de la France*, par Ph. Soupault, et un poème inédit de Maïakovsky : *Les deux Moscou*.

× *Revue d'Allemagne*. — Des *Souvenirs d'école* de l'écrivain Klaus Mann, le fils de Thomas Mann, extraits d'un volume autobiographique qui paraîtra aux éditions Montaigne, sous le titre : *Je suis de mon temps*. — *Controverse sur le nationalisme*, de Ch. Cros, qui oppose le dernier livre de Sieburg à la réponse de Heinrich Mann.

× *L'Esprit français* publie l'enquête menée par Paul Gsell : *Pourquoi la littérature n'est-elle plus en France, une préoccupation nationale?* — Une étude intéressante de Auriand sur *Georges Darien*.

× *Reflets*, 43, Chemin Vert, Lodelinsart. Publie les pages vivantes et sympathiques de l'écrivain mineur Louis Gérin : *Taille droite, c'est la grève!* qui parurent naguère dans *Le Rouge et le Noir*.

× *Masses* (23, rue Mouffetard, Paris, V^e). J'attire encore l'attention sur cette revue de gens et sur l'homogénéité et la qualité de son texte. Les promesses que *Masses* nous donnait dès ses premiers numéros sont largement tenues.

CINEMA

Mains coupables

La Tête d'un homme, déjà, en nous contant une histoire du même genre, confirmait l'espoir que nous mettions dans le cinéma en tant que terrain d'expérience psychologique, ceci en toute indépendance de la valeur formelle des films qu'il nous propose. D'où cet éloge discuté que nous nous laissons aller à faire d'un certain cinéma dépassé (dépassé par lui-même, par l'intérêt des arrière-plans qu'il suggère), révélateur à plus d'un titre de la vie secrète, inconsciente, des êtres qu'il nous présente comme dans un miroir (1).

Dans ce domaine, la question de valeur ne se pose même pas.

Aussi bien, que *Mains coupables* soit du bon ou du mauvais cinéma, la chose n'importe fort peu dans l'analyse que j'en veux faire.

Le scénario (il serait simple, n'était l'explicite mais certaine application des réalisateurs et des acteurs à y introduire une troublante confusion) : un juge d'instruction, père d'une jeune fille ravissante, la vient retrouver sur l'île qu'elle habite, et ce juste à point pour apprendre qu'elle se propose d'épouser un vieil ami de son père, viveur réputé, et, nous le devinons sans peine, érotomane caché. Sommé par le juge d'abandonner sa fille, sous menace de mort, celui-ci s'empresse de rendre officielles leurs fiançailles, après quoi il s'enferme dans ses appartements, non sans avoir effectué, auprès de sa future femme, une tentative de viol, qui la laissera pantelante et dégoûtée de lui, et posté sous les fenêtres de son ami le juge deux gardiens stylés. Sous le joug d'une rage toute freudienne, le père réussit à tromper ses géoliers, s'introduit chez son futur gendre, et le tue. Une habile mise en scène fera croire à un suicide.

On découvre le cadavre. La maîtresse délaissée du mort, qui devine le crime, s'emploie à démasquer le juge, lequel lui laisse entendre qu'il peut le convaincre de culpabilité, et n'hésitera pas à le faire, le cas échéant. Police. Enquête. L'affaire paraît classée, lorsque la main du mort, dans une crispation suprême, tue d'un coup de revolver le juge assassin.

Sans doute, au simple énoncé de ces faits, se rend-on mal compte de ce que leur enchaînement comporte d'inquiétant pour l'esprit, du sens que leur confère une interprétation particulièrement inconsciemment suggestive. Il faut voir Lionel Barrymore (d'ordinaire sans intérêt) dans le rôle du juge criminel, à la démarche dès la première image suspecte, aux yeux de fou, pour comprendre ce

(1) Voir l'étonnante étude d'André Delons, parue dans *Documents* 33 (nos 2 et 3), sur le cinéma et la folie.

que peut vouloir dire ce mot : sadisme. Il faut voir Madge Evans caresser le lit de celui qui l'aime (et que, peut-être, a tué celui qu'elle aime), se jeter dans ses bras, après le crime, et ne pas se lasser d'être embrassée par lui, pour songer à ce que peut être l'amour pour ce « miracle de pureté » : une jeune fille, surtout lorsqu'un précedesseur adroit, et auquel cette adresse a coûté la vie (l'on sait la valeur aphrodisiaque de la mort), a tracé au nouvel amant une voie toute traquée.

Et il n'est pas jusqu'au fameux complexe d'auto-punition qui ne fasse, au moment voulu, une théâtrale apparition, en tuant de la main du mort, son assassin, illogisme trop criant pour ne pas nous convaincre du sens profond de tout ce que nous avons vu.

La Tête d'un homme (dont, par ailleurs, *Mains coupables* se rapproche en ce que tous deux nous montraient l'élaboration d'un crime, son exécution, ses suites, — et je n'ai pas besoin d'insister sur la nature parfaitement irrationnelle, dans les deux cas, de l'épilogue) nous met en présence d'un problème capital, son propre sujet : l'attitude d'un homme devant la mort, dans une attente le laissant libre de ses actes. Problème purement éthique, et auquel Stefan Radek répondait ainsi que l'on sait. La portée du film de W. S. van Dyke est autre.

Et je ne doute pas que, mettant en scène un sujet dont la signification paraît n'échapper qu'à lui (l'amour d'un père pour sa fille, amour allant jusqu'au crime et à la dérivation sadique), l'auteur de *Mains coupables* nous ait prouvé, une fois de plus, la valeur des images animées dans cette entreprise de connaissance totale de l'homme et de ses actes, qui reste, en fin de compte, la seule vraiment valable de nos sollicitations.

G. DERYCKE.

COMMENTAIRES

Si j'avais un million (Coliseum). — Il ne m'a jamais paru aussi regrettable que je ne sais quel désir d'efficiency accable les meilleurs films sous le poids écrasant d'une « adaptation française » leur enlevant deux tiers au moins de leur valeur. Imaginez-vous « doublés » : *Hallelujah, Mädchen in Uniform, One million dollar legs, Horse feathers*? La mutilation que d'invisibles décrets ont évité à ces œuvres parfaites, l'on n'a pas hésité à l'imposer à *If I had million*, rendant presque inutilement ce film sans cela excellent (les passages sans paroles, — celui de la prostituée, celui du rond de cuir —, sont là pour me donner raison). Que le « dubbing » soit parfait ou médiocre techniquement, la question pour nous, ne se pose même

pas, et je me contenterai ici de déplorer la dégradation inutile d'une œuvre sans aucun doute de premier plan : il suffit de songer à la pauvre caricature de lui-même que constitue, « doublé » (ou, comme on dit, « post-synchronisé ») le personnage tonitruant et magnifique de W. C. Fields. Une question cependant : pourquoi la bande présentée à Bruxelles (et, paraît-il, en France) est-elle amputée de ce passage où l'on voit, où l'on devrait voir l'un des millions distribués échoir à un condamné à mort, à l'instant même où il monte sur la chaise électrique? Touchante attention pour les âmes sensibles, — et, bien entendu, pour l'optimisme qu'il est enjoint au cinéma de verser, à pleins bords, dans les cœurs?

Fra Diavolo (Plaza). — Où il est à suffisance prouvé que le comique stéréotypé de Laurel et Hardy, le sex-appeal de Thelma Todd et la voix de Dennis King ne sauraient prétendre à fournir la matière d'un film de long métrage.

A retenir : la scène du rire, entre Laurel et Hardy, d'une irrésistible contagion, — toutes les scènes où la présence de Thelma Todd dispense un érotisme aussi précis que les trésors de sa splendide personne.

Le XX^e Siècle publie avec une joie visible la lettre que lui adresse un sien lecteur, aussi anonyme que bien-pensant, et où il est, en substance, reproché au Palais des Beaux-Arts sa collaboration avec le Club de l'Ecran, « organisation dont les tendances politiques sont manifestement extrémistes », lors des séances de cinéma scientifique organisée, on le sait, à l'occasion de l'exposition de la Photographie.

Qu'il me soit permis de faire observer au XX^e Siècle et à son lecteur (car il en a un) qu'ils se mélangent de choses qui ne les regardent absolument pas.

Du même, cette perle : « La jeunesse d'avant-garde dans le monde entier a abandonné depuis longtemps les fariboles communistes (sic); l'incarnat étant passé de mode, l'intelligence penche de plus en plus vers la droite. »

Cette intelligence, qu'elle prenne garde, à l'endroit de pencher, de ne pas se flaqueur par terre... D.

CHEMIN DE FER DU NORD FRANÇAIS

Une brochure qu'il est utile de posséder :

EXCURSIONS EN FRANCE
LA ROUTE PROLONGE LE RAIL

Cette brochure, d'un format facile à mettre en poche est, en quelque sorte, le Guide officiel de tous les Services d'autocars organisés par les Chemins de fer français. Elle comprend 40 pages et contient l'indication des itinéraires suivis par ces services, de leurs horaires et prix.

Si vous désirez la recevoir, réclamez-la :
— Soit au Bureau Commun des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe Max, à Bruxelles (tél. 17.61.57);
— Soit au Bureau Commun des Chemins de fer français, 10, boulevard de la Sauvenière, à Liège (tél. 248.40).

— Ou encore aux Agences de voyages.

Tribune libre de Bruxelles

LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

POUR CLORE LA SAISON 1932-1933

Ce soir, Mercredi 5 juillet, à 20 h. 30

34^e et dernier débat de la saison

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

M. Charles PLISNIER

ouvrira le débat sur

Les intellectuels pour ou contre le capitalisme

Orateurs inscrits jusqu'à présent :

MM. Charles PLISNIER, avocat à la Cour, homme de lettres;
Jacques RECE, poète;
War VAN OVERSTRAETEN, artiste-peintre, ancien député communiste.

Orateurs convoqués :

MM. Pierre Daye, Walter Dauge, Pierre Goemaere, René Jadot, Yvan Lenain, Paul Werrie.

Droit d'entrée : 4 francs

CLOTURE DE LA SAISON.

La séance du 5 juillet sera la trente-quatrième de cette saison. Sauf le cas où les événements justifieraient l'insitution de débats d'actualité pendant les mois d'été, la tribune cessera de fonctionner à dater du 5 juillet jusqu'à fin septembre. Prière donc de s'en remettre pendant les vacances aux informations qui paraîtront dans le journal.

ABONNEZ-VOUS DES A PRESENT
A PRIX REDUIT
POUR LA SAISON PROCHAINE

Dès à présent on peut s'abonner pour la 7^e saison (1933-1934) de la tribune libre *Le Rouge et le Noir*. L'abonnement donne l'accès, dans l'enceinte réservée, à toutes les séances jusqu'à fin de la saison prochaine (y compris celles restant à courir cette saison et celles qui seront organisées éventuellement pendant les mois d'été). D'autre part, les abonnements souscrits dès à présent et jusqu'à fin juillet seront notés au prix réduit de 60 francs. On s'abonne en versant la somme de 60 francs par abonné au C. C. P. 1713,61 (Fontaine, Bruxelles).

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Arsène Yergath rendra compte dans la *Semaine Egyptienne* de tous les ouvrages de poésie qui lui seront adressés B. P. 1042, Le Caire, Egypte.

OOO Proletariat vient de faire paraître son premier numéro. C'est un fascicule particulièrement intéressant. Proletariat, un centre d'élaboration de la littérature prolétarienne. Il faut lire dans ce premier numéro une importante étude sur *Le Proletariat et la Culture*, de Marcel Martinet, un poème de Francis André, des récits de Constant Malva, Louis Gérin, Joé Corrie, des textes d'enfants sur *La Mine et les Mineurs*. Henry Pouillail, l'animateur de la littérature prolétarienne en France, fait paraître dans ce fascicule une longue étude sur notre collaborateur Constant Malva. Il insiste sur la valeur et la portée humaines de *L'Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*, qu'il rapproche de *L'Ascension*, de Lucien Bourgeois. En tout cas, écrit-il, à l'heure où les représentants de la littérature prolétarienne de mots d'ordre sont des auteurs de métier, où des bourgeois se mettent aux côtés du prolétariat sans le moindre désir de travailler à autre chose qu'à leurs petits trucs, il sied de mettre au premier plan de la littérature prolétarienne ceux qui sont des ouvriers au double sens, et non les profiteurs et les managers, d'un snobisme qui permettrait la création d'une pseudo-élite écrivainesse vivant en parasite sur les épaules des manuels de l'usine, de la terre et de l'atelier.

OOO *Esprit du Temps* n° 5. Au sommaire du n° 5 de la revue *Esprit du Temps* figurent un *Libre propos* de P. B. sur *La culture traditionnelle*, les quatrième et cinquième actes de la comédie de Sternheim *La Casette*, le premier chapitre d'un essai de notre collaborateur A. C. Ayguesparse *Capitalisme 1933*, une nouvelle de Ludovic Massé : *Le Galline*, et une étude sur le bilinguisme par le professeur N. Braunshausen : *En marge du bilinguisme*. Au même sommaire, les

chroniques de Charles Plisnier et René Jadot et des études, des comptes rendus et des jugements signés par Pierre Bourgeois, H. V. Crouzy, Frédéric L. Noël, Edmond Vandercammen, Michèle Lévit, André Wilfried, Charles Petrasen, etc.

OOO *De Coppée au populisme*. Robert Honnert écrit dans *Les Nouvelles Littéraires* à propos de la poésie de Coppée :

Poésie familière, poésie pour les humbles, poésie populaire, quelle que soit l'étiquette qu'on emploie, je me suis toujours demandé pourquoi cette poésie qui s'élance directement des lèvres de l'auteur vers le cœur des auditeurs les plus simples et les moins préparés, est si peu représentée en France. Et l'auteur de citer ces vers, admirant le but poursuivi par Coppée : supprimer la haine entre les classes. ...J'ai cru, dis-je, j'ai cru qu'il pouvait être utile au milieu des écrits et des mots provocants que se jettent de part et d'autre les deux camps. De publier, parmi la fureur générale, Un livre familier, sans phrases, sans morale, Sans politique aucune, et tout d'apaisement Qui dirait à l'heureux du monde, simplement, Que ce peuple qu'il voit passer sous sa fenêtre, Ce peuple qu'il méprise et ne veut pas connaître, Conserve plus d'un bon sentiment ignoré; Et qui dirait encore au pauvre, à l'égéré, — Que dans l'adversité, le meilleur, le plus digne, Le plus grand, est toujours celui qui se résigne; Qui dirait tout cela sans trop en avoir l'air, Par de simples récits, dans un langage clair, Et qui dégagerait une bonne atmosphère.

Langage clair, c'est par ailleurs celui de la plupart des écrivains populistes qui vont au peuple, parce que c'est la mode, par besoin de pittoresque et qui ne voient rien de la tragédie quotidienne des héros qu'ils ont choisis. Ce poème de Coppée n'a rien à voir avec la poésie, moins encore avec les humbles.

...Dans l'adversité, le plus grand est toujours celui qui se résigne. Pourquoi réveiller l'homme qui a donné ce conseil à ceux qui souffrent pour la seule joie de quelques jouisseurs passés maîtres dans l'art de la domination et de l'égoïsme? Cette « bonne atmosphère », Monsieur Honnert, elle a assez étouffé le peuple.

OOO M. Emmanuel Berl, dans un article qu'il fait paraître dans *Marianne*, sous le titre *Pour la Jeunesse*, précise tout d'abord la situation de la France dans le monde. Malgré les apparences défavorables sa position n'est pas mauvaise, et même nous nous sommes rarement portés mieux... Le grand responsable du peu de prestige de la France en dehors de ses frontières... et sans doute en dedans, c'est — M. Berl nous le signale en termes prudents, en phrases indirectes — le parlementarisme, les partis politiques. Mais les précautions prises par l'auteur ne suffisent sans doute pas. Il

se hâte d'amadouer la jeunesse par des déclamations qui semblent virulentes alors qu'elles sont vides et désespérées : Nous n'avons pas encore épuisé les effets de cette étrange législation grâce à quoi les vieilles gens conservent à bon compte leur logis, tandis que leurs fils doivent payer deux fois plus cher, un logis deux fois moindre, c'est-à-dire ne parviennent pas à se mettre en ménage. Est-ce du fascisme de dénoncer cela?

Fascisme ou non, la question est ailleurs. La jeunesse doit se méfier de ces défenseurs intéressés qui voient en elle le soutien d'un système brayant et veulent la dresser contre la vieillesse pensionnée accapareuse, qui n'a qu'un tort : celui de manger. M. Berl, en représentant dans sa conclusion la résistance au fascisme, plus dangereux pour la France que pour l'Allemagne et pour l'Italie, prend soin d'ajouter :

Comment la jeunesse ne serait-elle pas fasciste en son baptême de ce nom toutes les entreprises qu'elle forme, tous les vœux qu'elle exprime et tous les besoins qu'elle ressent?

OOO Nietzsche contre Marx.

Dieu la Rochelle continue dans les *Nouvelles Littéraires* son étude sur les révolutions nietzschéennes de ces vingt dernières années. Le passage que nous extrayons est particulièrement suggestif :

Mais il n'est pas abusif de noter le côté par où une philosophie se trouve à un moment donné, au milieu d'un ensemble complexe de circonstances, favorise le faiblissement d'un mouvement social tandis qu'une autre philosophie favorise la croissance d'un autre mouvement. A voir ce qui vient de se passer en Allemagne, on est entraîné à admettre qu'il y a dans cette idée du développement objectif de l'histoire, du mouvement matérialiste de l'histoire, une tentation énorme offerte au fatalisme et au relâchement. Le hégélien conçoit — dans une déviation, certes, de son propre système, mais les événements nous prouvent qu'il l'a ainsi compris — que l'histoire marche toute seule, le marxisme conçoit que le capitalisme de lui-même prépare sa propre destruction. Le résultat est sommeil et au jour du réveil lâcheté. Le nietzschéen au contraire croit que dans un monde contingent, à l'instant même, son action peut faire explosion et transmuter la face de l'univers.

Toute opposition défensive de la lutte marxiste au système capitaliste favorise le fascisme... Pourquoi faut-il que les faiblesses des chefs du prolétariat deviennent les armes de la réaction et non celles d'une discipline révolutionnaire vraiment marxiste? La révision des valeurs positives du socialisme s'impose comme une tâche urgente. Et si nous rejoignons ici l'idée fondamentale de Nietzsche que Dieu la Rochelle a mise en évidence pour expliquer le fascisme :

Le monde n'a pas de sens général. Il n'a de sens que celui que nous lui donnons, un moment, pour le développement de notre passion, de notre

action... nous l'abandonnons aussitôt, car en vertu du matérialisme historique, le sens général du monde est précisément la succession et la coordination des divers sens momentanés, qui ne s'expliquent que par lui.

OOO Parlant du congrès des Pen-Club, à Rague, M. Benj. Crémieux déplore que, par suite d'une fausse manœuvre du président Wells, qui a provoqué le départ de la délégation nazi, celle-ci n'ait pas été mise dans la nécessité de s'expliquer devant l'écrivain allemand Ernst Toller, exclu du Pen-Club de Berlin. Il reste en tout cas avéré, écrit M. Crémieux, que personne n'a osé à Rague, devant une assemblée internationale d'écrivains défendre ou justifier le totalitarisme nazi ou fasciste et que quatre mille écrivains du monde entier se prononcent pour les droits de l'individu, pour la liberté et contre la guerre.

O nobles paroles de paix et de fraternité. Droit, conscience, liberté : ce sont, hélas! toujours les mêmes mots. Mais modulés par quatre mille bouches, ils y a lieu d'espérer. En attendant...

OOO La publication mensuelle *La Grande Réforme*, éditée à Paris, vient d'être interdite au transport en Belgique. Une centaine de journaux, hebdomadaires et revues sont actuellement censurés par le Ministère des Transports (sic).

OOO Un groupement, les *Amis de Paul Gérardy*, vient de se créer à Bruxelles, pour rééditer son oeuvre et pour orner sa tombe d'un témoignage concret. Envoyez les adhésions à Charles Desbommets, 131, avenue Eugène Plasky, Bruxelles; Raymond Colleye, 55, Faubourg Montmartre, à Paris; ou à Joris De Teraar, 38, rue de la Bourse, à Bruxelles.

OOO Magdeleine Paz, dans *Monde*, en quelques gros plans, étudie *Vers la ville kilomètre 3*, le nouvel ouvrage de M. Luc Durtain. Parlant de la force narrative de l'écrivain, elle précise : C'est ainsi qu'il peut faire comprendre ces révolutions sud-américaines qui, à distance, nous paraissent si compliquées, qu'il ausculte le cœur de l'ardente jeunesse de là-bas, décrit les mines d'or, les troupeaux, les églises et les baies prestigieuses, examine les peuples jusque dans leurs racines, et qu'en scrutant les siècles révolus et le jour d'aujourd'hui, il déduit l'avenir (tout au moins le fait devenir) de ce continent, vierge encore « la plus vaste synthèse de races, de latitudes et de climats spirituels que le monde puisse offrir aujourd'hui. »

OOO *Pensée sur l'art*. Le journal *Les Beaux-Arts* rappelle ces lignes de Lucien Solvay signées en 1884 : Quand nous souhaitons voir nos artistes revenir aux traditions de l'art flamand, nous ne deman-

dens pas qu'ils refassent ce que faisaient les maîtres d'autrefois, mais bien qu'ils les imitent en obéissant comme eux à leur tempérament, à leur instinct. Refaire ce qu'ils faisaient, les recommencer, les pasticher dans leur façon de peindre et dans leurs sujets, ce serait absurde — ce serait impossible. Nous avons changé depuis eux; nos idées, nos mœurs, nos préjugés se sont modifiés sous l'influence de toutes sortes de circonstances. Le siècle est différent : l'art, dans son expression et dans sa forme, ne peut que l'être aussi.

Alors, pourquoi M. Solvay a-t-il passé toute sa vie à défendre ceux qui n'ont fait que recommencer, sinon contrefaire ces maîtres d'autrefois?

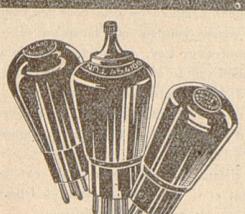
OOO *L'art du Troisième Reich*. A Hambourg, le bourgmestre a demandé que l'on ouvre un concours auquel pourraient participer les artistes hambourgeois. Quatre sujets leur seront imposés, à savoir : des esquisses pour une peinture qui représenterait le sens éthique du travail, un portrait du chancelier Hitler, des vues d'endroits présentant un intérêt au point de vue de l'histoire de l'architecture et, enfin, une médaille commémorant le « réveil national ».

Tout cela, on le devine, ne portera pas la marque des Paul Klee, des Kadinsky et autres artistes modernes dont les œuvres viennent d'être retirées des musées d'Allemagne.

OOO *Voix d'exil*. *Das Blaue Heft* est une revue allemande éditée à Paris et à laquelle collaborent des écrivains réfugiés. Dans le numéro du 15 mai 1933, M. Ernst Rainer prend à partie M. Hanns Johst, l'auteur de *Schlageter*, drame de propagande dont M. Rainer et ses camarades ont pris connaissance par la T. S. F.

Nous, anciens combattants — et sachez-le, malgré vos manifestations bruyantes, nous sommes là des centaines de milliers qui pensons, pendant que vous festoyez et mentez — nous ne sommes pas disposés à laisser longtemps à la tête de la nation un pouvoir qui nous déclare par la bouche de son premier dramaturge : « Combien une mitrailleuse est noble! » Nous vous méprisons, Hanns Johst, quand vous tentez de poétiser un épisode brutal de notre histoire, quand vous faites de la propagande — commettant ainsi votre suicide — en faveur de ces jeunes aventuriers « qui tâtent leur bromberg quand ils entendent le mot culture ». Nous tenons l'atmosphère que votre parti fait peser sur l'Allemagne pour la plus étouffante que notre histoire ait connue depuis des siècles. »

OOO *Nouvelles de France*. La bourse annuelle de voyage de 6.000 francs en Belgique (Fondation Fragonard) a été attribuée à l'unanimité à M. Constant Le Breton, artiste peintre et graveur, présenté par M. Jean Lacomblez, secrétaire général et trésorier. LES CHASSEURS DE CHEVELURES.



TUNGSRAM
Imd. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL